

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

FRANCE D'ABORD - FRANCE TOUJOURS



A son arrivée à Alger, le général de Gaulle serrant la main du Général Giraud.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

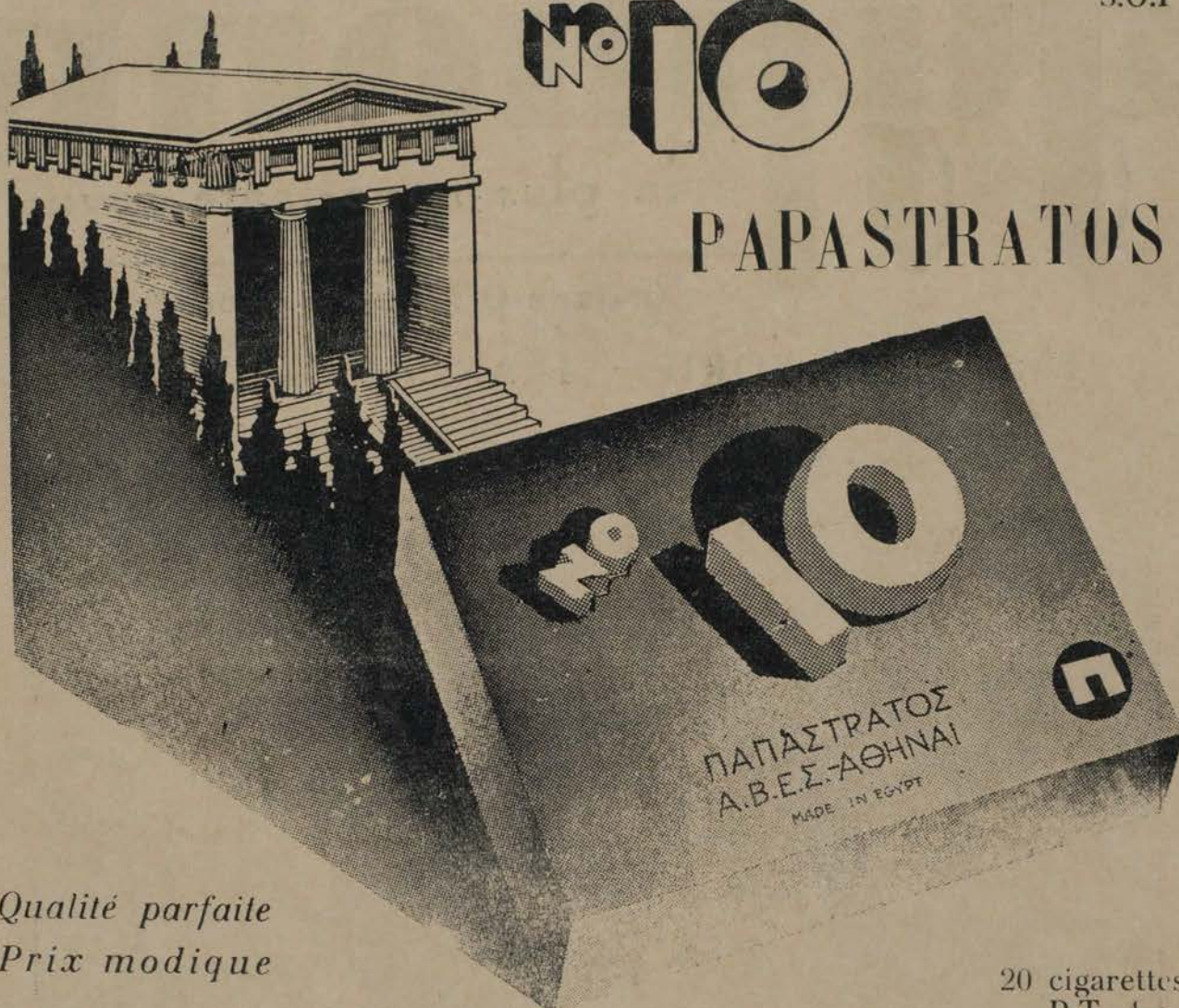
M. Naghi, G. Gropetis, Jeanne Marquès, Etienne Drioton, Charlotte Tøge, A. Khédry, E. Meriel, Maurienne, G. Athanas, Joseph Eliya, Rae Dalven, A. Shual, E. Psara, Arsène Yergath, Haus Hickmann, Sem., etc., etc.

P.T. 5

S.O.P.

№ 10

PAPASTRATOS



*Qualité parfaite
Prix modique*

20 cigarettes
P.T. 4

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE”

R. C. No. 4924

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 125
Luxe P.T. 200

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

ANNIVERSAIRE ROYAL



S.M. LE ROI FAROUK 1^{er}

On a fêté le 6 Mai 1943 à travers toute l'Égypte l'anniversaire de l'accession du Roi au Trône. Digne successeur d'un des plus grands monarques du XX^e siècle, le Roi Farouk a su guider avec bonheur son peuple vers la voie civilisatrice que Sa dynastie s'est assignée. Aussi cette date qui marque un tournant essentiel dans l'évolution de l'Égypte moderne est-elle inscrite au cœur de la Nation d'une façon vivante et profondément sincère. Entourant d'un égal amour et d'une même sollicitude Son peuple et les hôtes de ce pays, S.M. le Roi Farouk I s'est acquis par mille témoignages d'intérêt direct, le loyalisme fervent de tous ceux qui ont le privilège de vivre sur cette terre. Et "LA SEMAINE EGYPTIENNE" est heureuse de saisir cette occasion de pouvoir joindre son hommage respectueux à tous ceux qu'a déjà inspiré le Souverain d'Égypte, au jour anniversaire de Son accession, célébré par la grâce divine dans la paix, la prospérité et la sécurité.

UN MESSAGE ÉMOUVANT DE LA GRÈCE

Le peuple grec n'a cessé depuis Octobre 1940, d'émerveiller le monde par l'héroïsme de ses soldats et sa fidélité à la cause pour laquelle il combat. Voici qu'un très beau poème sur la guerre qui nous parvient via la Suisse et a été composé par «un des plus grands poètes de la Grèce moderne», comme l'écrivit le journal helvétique où il a été publié en traduction française, révèle un sentiment poétique dont la noblesse est digne de l'action collective du pays.

Le poème avec la gravure que nous reproduisons ci-bas, ont paru dans l'hédomadaire «Curieux» de Neuchâtel, au début de Février 1942. (La coupure que nous devons à notre ami Mr. J.R. Fiechter, n'a pas inclus la date). Nous en détachons du commentaire accompagnant la publication, les lignes suivantes:

«Il y a trois mois environ, un livre nous parvenait miraculeusement d'Athènes, une sorte d'épître «empreinte de douleur et de beauté. Il s'agit d'un livre de 34 pages à peine, datant de mai 1942, écrit avec «beaucoup de goût, entièrement à la main comme aux temps du moyen âge, à l'encre rouge et noire; il est «orné de bois gravés originaux dont l'un, reproduit ici, révèle l'art du peintre grec qui les a conçus. Son contenu? Cinq poèmes en vers libres de l'un des plus grands poètes de la Grèce moderne. Cinq poèmes symboliques, tout pénétrés de l'affliction du Grec devant le drame de sa patrie, de l'être humain en face de la désolation. Nous nous sommes efforcé de traduire l'un d'eux, poignant dans sa simplicité et dont les Grecs «ont érigé en slogan ces mots pathétiques: «Le dur éclair de la Justice et l'espérance!»

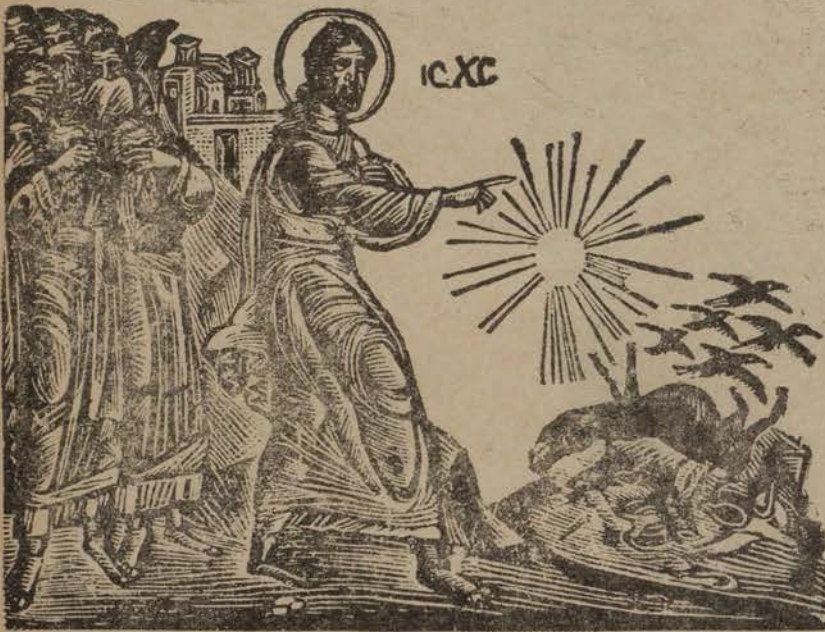
Qui est le poète de l'«Agraphon»? Même si nous savions, nous ne le nommerions pas. Il doit avoir ses raisons pour rester dans l'anonymat.

Il est malaisé de saisir son individualité à travers la traduction de ses vers. Un nom, pourtant, finit par s'imposer à notre esprit — et y reste.

Le titre du poème, qui littéralement signifie «non-écrit», est expliqué par son traducteur, un écrivain suisse signant Cs Hs.

«Le mot «Agrapha» (pluriel de «agraphon»), dit-il, désigne les paroles attribuées au Christ par la «tradition, mais qui ne se trouvent pas dans les quatre Evangiles canoniques».

M.P.



AGRAPHON

Le soleil descendait à l'horizon. Cheminant hors des remparts de Sion, Jésus et ses disciples arrivèrent en un lieu souillé, où la ville accumulait depuis des années les ordures, les matelas brûlés des malades, les rebuts. Et là, sur le tas le plus élevé, le cadavre d'un chien gisait tuméfié, les pattes dressées vers le ciel. Soudain, des corbeaux qui recouvraient le cadavre, effarouchés par le bruit des pas, laissèrent leur proie et leur envol épouvanté exhala une telle odeur que les disciples reculèrent, les mains au visage pour retenir leur souffle. Mais le Christ, sans hésiter, avec sérénité s'avança seul et fixa longuement le chien mort. Hors de lui, un disciple s'écria de loin: «Rab-

bi, cette affreuse odeur te laisserait-elle insensible?» Mais lui, sans détourner le regard, répondit: «Celui qui a l'haleine pure, ne craint aucune mauvaise odeur. Et maintenant, voyez-vous, j'admire de toute mon âme ce qui est au-dessus de toute cette pourriture. Regardez les dents de ce chien: elles brillent au soleil, comme la grêle et comme le lis; au delà de la putréfaction, j'aperçois une grande promesse, reflet de l'Eternel et, plus encore, le dur éclair de la Justice et l'espérance!» Il parla ainsi et reprit, au-devant de ses disciples, son chemin silencieux.

Seigneur, c'est vers Tes paroles qu'aujourd'hui mon esprit s'élève. Je me tiens devant Toi, pénétré d'une seule pensée: accorde-moi aussi, Seigneur, à l'heure où je marche sans répit dans la ville et dans la campagne et que d'un bout à l'autre la terre est jonchée de ruines et d'immondices, alors que de tous côtés les morts sans tombe empoisonnent le divin souffle des vivants, accorde-moi, ô Seigneur, dans l'odeur atroce que je traverse, Ta sainte sérénité, ne serait-ce que pour un moment. Je voudrais, comme Toi, m'arrêter calme parmi les cadavres et apercevoir tout à coup une humble blancheur, comme celle de la grêle et du lis, quelque chose qui soudain resplendisse. Ah! j'aimerais qu'au delà de la putréfaction, au delà de la corruption du monde, comme les dents de ce chien que Tu admirais Seigneur jadis au crépuscule, j'aimerais entrevoir au plus profond de mon coeur, une grande promesse, reflet de l'Eternel et, plus encore, le dur éclair de la Justice et l'espérance!

A propos d'un Anniversaire**LES LUTTES NATIONALES
DES HEPTANÉSIENS**

Au sud-est de la petite place, qui existe sur l'emplacement, où aboutissaient les Remparts de Saint Athanase, à Corfou, et à droite en orientation de l'Esplanade Supérieure par la rue Moustoxyde, c'est à dire par le *Platy Cadouni*, jadis de fameuse renommée pour ses joutes (*giostre*) moyenâgeuses, où

«S'élançant de loin les beaux cavaliers,
Dressent leur torse sur la salle et serrent la lance» (1),

on distingue, parmi d'autres bâtisses, un gracieux édifice d'un seul étage, encadré d'un jardin boisé. Le visiteur y pénètre par des simples propylées. Il serait plus exact de dire, que cet édifice occupait encore cet emplacement au mois d'octobre 1940. Parce qu'il est évident, que toute personne, qui n'a plus été en contact avec Corfou, ignore si, de même que pour les autres monuments historiques de la ville — car il s'agit, en l'espèce, d'un monument historique — il est encore intact, après les cruels bombardements, exécutés dans cette île sans défense, par la déplorable aviation fasciste. C'est l'édifice, qui sert, depuis plus de 70 ans, de temple aux anglicans de Corfou et aux équipages des vaisseaux de la marine de guerre britannique, qui venait fréquemment, jadis, visiter les eaux bergantes de son port; mais qui abrita, auparavant, jusqu'en 1864, c'est-à-dire pendant presque un demi-siècle, le Parlement de l'Etat Ionien à la hardiesse historique si notoire, et qui a connu, ainsi, parmi maintes autres occasions d'émotions nationales, le jour mémorable du vote de l'union de l'Heptanèse au royaume Hellénique. On a célébré le 79^{me} anniversaire de cette union le 21 mai 1943. Il y a de cela quelques années, en 1914, qu'à l'occasion du cinquantième de l'union, il y eut à Corfou de magnifiques fêtes pan-heptanésiennes, auxquelles prirent part officiellement le Gouvernement et la Cour helléniques. Le roi Constantin présida, alors, à la pose de deux plaques commémoratives sur les deux côtés de l'entrée du Parlement Ionien. De plus, en 1939, et pour marquer l'accomplissement de 75 années révolues de l'union, il a été émis, en Grèce, une série de cinq beaux timbres commémoratifs, dont certains portent les effigies de la reine Victoria de Grande Bretagne et du roi des Hellènes Georges Ier, d'autres les insignes distinctifs de Sept Iles et les armoiries du royaume de Grèce, ou l'Acropole qui domine la ville de Corfou.

L'Etat Ionien fut la miniature du futur Etat Hellénique et — psychologiquement — le gage de la libération, qui devait être accomplie, un peu plus tard, du plus grand foyer. Le sort de l'Heptanèse fut réglé définitivement par la Conférence de Paris, qui, après la défaite des armées françaises impériales à Waterloo, mit fin aux bouleversements, provoqués en Europe par les folles équipées napoléoniennes. Il fut, en effet, décidé, le 5 novembre 1815, que ce groupe insulaire, enlevé définitivement aux Français, serait érigé en Etat libre, dit *l'Etat des Sept Iles Unies*, avec Corfou comme capitale, sous la protection de la Grande Bretagne, représentée par un lord Haut Commissaire, envoyé d'Angleterre, et par une garnison britannique permanente. La création de cet Etat, qui, bien que microscopique, était purement grec, a été motivée par l'antagonisme aigu, qui existait entre la Russie et la France, mais surtout par la perspicacité patriotique de l'illustre fils de Corfou Jean Capodistrias, alors ministre du tsar Alexandre Ier. Certes, les conditions, dans lesquelles cet Etat fut fondé, ainsi que la Charte Constitutionnelle, dont il fut doté, le faisaient considérer comme un avorton. Le ministre des

Colonies anglaises lord Bathurst, lui-même, avait déclaré que ce traité était irréalisable et qu'il ne pouvait concevoir l'indépendance d'un pays, soumis en réalité à une garnison étrangère». Sir Thomas Maitland, le premier lord Haut Commissaire envoyé à Corfou, était du même avis. Ce dernier, dans un discours, qu'il avait prononcé, le 3 février 1817, devant l'Assemblée Constituante de l'Etat Ionien, avait qualifié de «problématique» l'indépendance d'un peuple, vivant sous le régime d'une protection étrangère. Mais il fut l'oeuvre de la Providence d'avoir donné naissance, au commencement du XIX^{ème} siècle si servile, à un foyer grec libre, destiné: à se développer en Orient sous l'aspect et dans l'armature d'un Etat modèle: à vivifier les espérances du reste de la Nation encore épouventée; à ranimer l'amour de la liberté toujours veillant sous la cendre; à devenir, ainsi le coq de la Palingénésie hellénique; à répandre, par la suite, dans la patrie commune libérée, les riches lumières du flambeau de la civilisation moderne, tenu haut par l'Heptanèse, ainsi que de l'expérience politique acquise et de la formation du génie scientifique de ses enfants. Tel fut, du point de vue hellénique, le sens de la création de l'Etat Ionien.

La liberté octroyée à ce jeune Etat a été proclamée, d'une façon dénuée de toute animosité, de «fausse», par le zantiote Denis Solomos (1), le poète national grec. Les garanties constitutionnelles, accordées à l'Heptanèse, ainsi que les méthodes politiques et administratives, qui y étaient appliquées, n'étaient, qu'une manière de contestation de sa liberté. Il en est résulté des luttes vigoureuses et incessantes, menées par les heptanésiens, au moyen du verbe et de la plume, contre les interventions de la police politique, contre l'obscurantisme et la censure de la Presse, en faveur des hauts idéaux de la nationalité et de la liberté, pour s'affranchir de la Protection et pour l'union avec la Grèce, qui, dans l'entretemps, était devenu Etat indépendant. En donnant communication, à la 2^{ème} Assemblée Nationale à Athènes, du voeu d'union, exprimé par le Parlement Ionien, le président de cette Assemblée M. Aristide Moraitinis résuma cette situation, en comparant l'union à un second drame national, qui fut accompli «non pas par le versement de sang, par l'incendie de navires, par le sacagement de pays, ou par la destruction des villes; mais pacifiquement... par le patriotisme des Ioniens». Le fait, que les heptanésiens ont conçu et cultivé l'idée de l'Union, en pleine période de haine nourrie par la Sainte Alliance contre les libertés, rehausse leurs sens politique. Après 30 ans de sacrifices pour établir chez eux la liberté de la Presse et à imposer les principes parlementaires de radicalisme dans le Parlement Ionien, ils se consacrèrent à une lutte désespérée, pour leur droit de disposer d'eux-mêmes, sans accommodements, à l'égard d'une très puissante protection, et par là même contre l'Europe; et ceci, avec foi et courage, avec hardiesse et persistance, avec prudence au début, mais aussi avec abnégation par la suite, — ce qui était vraiment une qualité sans précédent. L'apreté de ces luttes politiques nous a laissé comme monuments indestructibles les trois propositions successives d'Union avec la Grèce, qui furent soumises, dans l'intervalle d'un nombre d'années restreint, au Parlement Ionien, à une époque surtout, où une pareille aspiration était considérée comme une chimère, par certains patriotes heptanésiens eux-mêmes. Le premier voeu d'Union, qui fut déposé, le 26 novembre

1) Vincent Cornaro: *Erotocrite*, Part. II.

1) *Hymne à la liberté* (national), strophe 2^{ème}.

1850, par le député radical de Céphalonie M. Jean Ty-paldos (Capelettos), proclama, à la stupefaction des étrangers, «que la volonté unanime, ferme et inaltérable du peuple heptanésien est le recouvrement de son indépendance et son union avec le reste de la nation». La proposition suivante, qui fut votée, le 15 janvier 1859, lorsque Gladstone, cet illustre philhellène, Envoyé Extraordinaire de la reine Protectrice, et qui devint par la suite lord Haut Commissaire en Heptanèse, se trouvait à Corfou, répétait: «que la seule et unanime volonté du peuple Ionien fut, et est, l'union de tout l'Heptanèse au royaume de Grèce». Il est à noter qu'entre cette proposition et le dernier vote en faveur de l'Union, le chef du parti radical M. Lombardos fit, en répondant au discours du lord Haut Commissaire, lors de l'inauguration du XIIème Parlement Ionien, la franche et virile déclaration suivante: «Le peuple Ionien aura les regards tournés avec fixité et avec persistance vers ce centre de l'Hellénisme (la Grèce libre). Ses représentants auront recours à tous les moyens licites et légitimes, pour que la volonté immuable du peuple atteigne son rétablissement et sa restauration nationale». Enfin, le dernier vote en vue de l'Union fut lu au Parlement, le 23 septembre 1863, par son président M. Stéphane Padovas, de Corfou, qui, en l'introduisant, émit les vérités suivantes: «La patience et la persévérance, dont... nous avons donné les preuves depuis de nombreuses années, ainsi que nos vœux réitérés, ont enfin atteint leur but. La semence, jetée sur une terre féconde, arrosée par la sueur et les larmes du peuple, cultivée par les efforts de ses représentants, a porté ses bons fruits, qui garantissent, à l'avenir, un heureux sort à l'Heptanèse». Il est à remarquer que cette passionnante persistance des heptanésiens, en faveur de l'Union, est d'autant plus digne d'admiration et de commentaires élogieux, qu'alors qu'aux Iles Ioniennes, sous la protection de la Grande Bretagne, le bonheur matériel était incontestablement commun à tous les habitants et que, du fait du gouvernement, l'ordre était stable, le reste de la Grèce se débattait, malheureusement, dans l'anarchie, son roi était détrôné et les maux issus de la révolution en Acarnanie agitaient tout le pays. C'est de façon assez expressive, que le poète décrit les heptanésiens, se jetant dans les bras de la mère Patrie, en faisant cette confession spontanée:

*«Nous préférons ton état d'orphelin;
Nous préférons, qu'il nous frappe,
Avec toi, malheur et condamnation éternelle;
Nous ne voulons pas de railleries
Et du mépris... (1)*

* * *

Mais, rétablis ainsi nationalement, les heptanésiens, et s'incorporant à la Grèce ont fait au jour panygyrique de l'Union, un serment solennel; voici leur promesse:

*«Demain, tes enfants
Te demanderont, ô notre mère,
Une croix sur leurs épaules,
Un bout de pain d'orge
Et un long chemin» (2).*

La croix est le fusil, et le chemin: les rochers escarpés du Pindé et de la Maurava, du Grammos et de l'Ivan, de Chimarra et de Clissoura, sur lesquels, armés, ont grimpé avec leurs autres frères de Grèce, les fils de l'Heptanèse, pour chasser le perfide incursseur du sol hellénique, qu'il a violé. Cet ennemi, à peine constitué en Etat uni, grâce au sacrifice d'abondant sang étranger, se hâte de tourner ses regards sournois vers les terres grecques et, surtout, vers les Iles Ioniennes. Parce que ces Iles, pour des raisons étrangères à leurs sentiments, ont subi, pendant plus de 400 ans, la domination de Venise, cela parut une raison suffisante à l'Italie, pour qu'elle prétende, qu'elles lui appartiennent... de plein droit! Depuis 1866, alors que la Grèce était en proie à des troubles, l'Ita-

lie n'a manqué aucune occasion, pour manifester ses intentions rapaces, surtout à l'égard de Corfou. Quand, en avril 1891, des désordres éclatèrent à cette Ile et à Zante, au sujet du meurtre à Corfou d'une fillette, le bas peuple, fanatisé, avait cru se faire justice, par des procédés regrettables, en s'en prenant aux Israélites, qu'il soupçonnait être les auteurs du meurtre. L'Italie, faisant usage de sa Presse et de sa diplomatie entra avec fracas en campagne, en faveur des «opprimés» Juifs, et demanda d'occuper Corfou, pour assurer... leur protection. Le racisme, qui se livre à tant d'orgies en Italie, n'avait pas encore été inventé. On sait de quelle manière, pendant la guerre mondiale, la France a débarqué des troupes à Corfou, le 29 décembre 1915 v.s., afin de procéder à la réorganisation de l'héroïque armée serbe. Un peu plus tard, sous le couvert de l'alliance et sans aucune raison plausible, ou une autorisation quelconque, des milliers de soldats Italiens y débarquèrent, plutôt clandestinement. Ces soldats, qui avaient, auparavant remporté honteusement la... victoire de Caporetto, venaient maintenant mettre enfin la main sur l'Ile de leurs rêves. En 1919, les italiens ont quitté Corfou, littéralement chassés par les Anglo-Français. Mais, ils y sont retournés, et cette fois-ci avec l'arrogance guerrière, qui caractérise le fasciste, et la résolution d'y rester, lorsque, après le crime notoire de Cavavia, en Epire, (27 août 1923) et le rejet par le Gouvernement hellénique de l'ultimatum hardi de l'Italie, signor Mussolini envoya sa gloriosa armada bombarder la ville et massacrer des citoyens innocents. Corfou resta, alors, aux mains des italiens, du 30 août au 27 septembre 1923, c'est-à-dire pendant un mois, durant lequel ils entreprirent, sottement, avec le concours de Ministres, qui se rendirent à cet effet jusque là, l'italianisation de l'Ile. Tout le monde sait maintenant comment la Conférence des Ambassadeurs, à Paris, les renvoya. Mais tout l'univers, à cette occasion, avait appris, avec admiration, *l'inimitié courtoise*, avec laquelle les habitants surent résister à leurs «conquérants» italiens. Comme suite à l'horrible souvenir, laissé dans l'Ile par le passage des «frères» italiens, un vote, émis par 117 organisations corfiotes, civiles, agraires, scientifiques, professionnelles, de secours mutuel et ouvrières, fut télégraphié, le 5 octobre 1923, à la S.D.N., protestant avec véhémence contre le piétinement de ses libertés par une Puissance étrangère et déclarant «sa foi éternelle, inébranlable et sacrée en la patrie hellénique, qui symbolise, à travers les siècles, la sublimité des idéaux et leur triomphe sur la force matérielle».

A la seule pensée, que le sol national est foulé aux pieds par l'envahisseur, et que les Iles de la Mer Ionienne, «annexées», sont administrées au nom — hélas! — de l'empereur italien sans empire, les mêmes sentiments d'affliction et d'indignation, tout empreints d'élévation patriotique et de farouche anxiété, inondent l'âme de tout hellène et, tout particulièrement, de tout heptanésien. Au mois d'avril 1941, alors qu'après 7 mois de lutte, les légions italiennes aux noms multipes, battant en retraite, en Albanie, devant l'armée hellénique étaient acculées à être bousculées dans la mer et que la petite flotte hellénique labourait sans arrêt l'Adriatique, donnant de cette manière un démenti formel à la thèse italienne du *Mare Nostrum*, l'intervention des Allemands leur permis, au dernier moment, de pénétrer en Grèce en qualité de «conquérants» et s'attribuer, ainsi, ses provinces. La réaction contre elles se développa aussitôt dans le pays et pris de jour en jour plus d'ampleur. Malgré cela, les italiens n'hésitèrent pas à abolir toute trace d'administration hellénique dans l'Heptanèse. Ils destituèrent toutes les autorités helléniques gouvernementales et locales. Les écoles grecques furent transformées en écoles italiennes. Ils substituèrent une monnaie spéciale et leurs timbres-poste à eux aux valeurs égales grecques. Les inscriptions grecques des magasins et boutiques furent enlevées. La langue hellénique fut proscrite même dans la correspondance privée, déjà censurée. Des bataillons des prêtres italiens envahi-

1) et 2) Aristote Valaoritis: *Le salut à la mère Grèce.*

QUAND MÊME...

A toi,

Il y a deux mois, j'ai pour la première fois débarqué dans ta ville. Fatigué, souffrant, je ne pensais à rien.

Après Alexandrie, le Caire, Suez et Port-Saïd, je me disais: encore un port d'Orient. Beaucoup de poussière, de bruit. Nous y serons dépouillés, volés,... fêlés on ne peut mieux. Toujours: étranger. Dans ce monde vivant de la guerre et dont tout porte une fétide odeur de sang, loin de la lutte: toujours l'isolement.

Je l'ai rencontrée.

De toi, je n'ai rien senti d'autre qu'un rythme lent, enveloppant. Dans ton visage doré de soleil, je n'ai vu que tes yeux où, sur le bleu pâli des sources, flotte parfois le reflet vert des jeunes feuilles des sapins.

Ne me dis pas le contraire, chérie, tu me croyais, quelques jours, tu m'as cru de la même série que les autres. C'est à dire: un jeune officier de France, brave au combat, toujours prêt à conter fleurette... Ombre au tableau: trop franc, trop confiant. Tout ce qui, en Orient, constitue un élégant imbécile.

Peu à peu, avec moi, toi de nature pourtant exubérante, tu devenais timide.

Plus, sans le savoir, tu cherchais à m'être agréable. Plus je te résistais, je te fuyais presque... Jusqu'au jour où, parce que je riais de ton air humble qui l'allait si mal... tu as pleuré.

Ce jour-là j'aurais voulu me battre. Depuis, chacun de nous mit bas les masques. Toi, de l'accueil trop serviable et doucereux. Moi...

Enfin, pour toi, je devins ce que je suis, ce que je reste et que tu m'as si bien nommé: le «Chevalier «Quand Même»».

Et, maintenant, Maryse mon premier et dernier sourire de la terre libanaise, je pars. Sans aurovoir. Je pars: quand même.

Ni tes supplications, ni tes larmes, ni même les plus paternels conseils de tous les membres de ta famille ne changeront rien à ma décision.

Ma vie ne m'appartient pas, tu le sais. Elle n'est elle ne peut plus être à moi seul pour mon unique joie, am consolation. Devant Dieu et devant ma conscience de gentilhomme et d'officier français, je n'ai pas le droit de te laisser jusqu'au plus faible espoir de jamais lier ton sort au mien.

Par amour même de la liberté, Maryse chérie, je ne suis pas, je ne serai jamais plus libre.

Ton cœur ne peut, ne veut le comprendre. Le temps, la vie même t'y aideront et mon âme aussi qui, de toi, toujours se souviendra.

Venu de plein gré parmi les Forces de la France Combattante, je suis prêt à y rester jusqu'à la mort.

Admettant que le bonheur de voir tomber les chaînes me soit accordé... Pour moi, ce ne sera pas fini. Ce sera seulement une autre lutte; une autre guerre.

Dieu veuille que j'y sois, — moi, poète, — de ceux qui, jusqu'à ce que le Ciel prenne leur âme, se trouveront au premier rang de l'Esprit. De ceux qui, sur les ruines, la misère et l'abatement prépareront la venue d'un monde où tous n'auront plus d'autre règle de vie que: de soulager l'universelle douleur.

Vers le déclin du soleil, alors que pareil à une immense hostie incandescente il va disparaître dans le miroir bleu de la mer, — lis, relis ces lignes.

Dans mon pays, c'est déjà le véritable automne. Il fait gris le matin. Parfois, il pleut des journées, des nuits entières.

Dans ton Liban enchanteur, il fera encore bien clair de longs jours, de paisibles et longs soirs.

Cela me réchauffe le cœur de me dire qu'en regardant cette mer que nous avons vue ensemble, malgré toi, tu penserai à moi... venu d'outremer. Enfin... que

toute cette langueur des choses t'aidera à ne pas me juger... quand même.

A l'heure indécise où la nuit tombe, je t'en prie, chère fixe... longtemps l'horizon.

Que ton cœur soit sans rancune. Peut-être alors veras-tu, pour toi seule, la vieille maison où me pleurent et m'attendent les miens. La vieille maison que j'aurais voulu tienne.

Exposée à tous les vents, elle est solidement perchée sur un coteau rappelant d'assez près les premières hauteurs de ton Kesrouan.

Depuis plusieurs centaines d'années, branlante de ci et de là, elle conserve fièrement sa tour. C'est là que ma gouvernante m'a raconté il y a environ vingt ans, l'histoire légendaire des anciens Chevaliers de Malte, ses premiers hôtes.

A ses pieds, d'un côté, s'étend une étroite prairie plantée de peupliers. Par de longues nuits de novembre, s'y lamente le vent du nord. De l'autre, court une route asphaltée et grise comme celles de chez toi. Tout au couchant: l'argent clair et vif d'une petite rivière.

Que de fois,... Maryse,... Dame de mon sacrifice, je t'ai parlé de la glycine plantée par cette aïeule au retour de «l'émigration». Noueuse, mais toujours gonflée de sève, elle embrasse, la fleurissant l'été, notre demeure familiale encore debout... malgré les siècles.

Que de fois, bien-aimée, pour toujours perdue, — avec toi, j'ai évoqué les lilas de la terrasse, les deux grenadiers préservés des froids de l'hiver, les jacinthes sonnant le printemps, les rosiers blancs de la Maritza rapportés de Turquie par un aïeul ami de l'Orient, les iris,... les campanules aussi bleues que tes yeux.

Ensemble, que de fois, — moi, emporté par le souvenir, toi, n'ayant besoin que de lâcher bride à ton imagination, — nous nous sommes promenés dans l'allée des vieux buis à la verte lumière... Chemin faisant, nous nous arrêtons dans les cabinets de verdure formés par les yeuses. Les érables géants, nous nous enfonçons dans la garenne aux abords fleuris de pimprenelles et d'orchidées sauvages.

T'en souviens-tu...

Je te disais: arrêtons-nous sur cette pierre mousseuse. C'est là que la marraine de mon grand-père m'a appris et expliqué la devise de notre famille: «Gardez votre or. Rien ne peut me payer de mon bonheur que mon bonheur même». C'est là aussi, que douce vieillie attendrie, elle me bourrait de gros morceaux de sucre.

A l'ouest, n'apercevions-nous pas, par delà les bois de chênes, les ruines du manoir d'Aygue-verte, mille ans habitée par nos parents du voisinage et, maintenant, imprenable citadelle de légions d'oiseaux nocturnes.

La-bas: le vieux clocher du bourg de Hautemire.

Surplombant la rivière étroite et sinueuse, la grotte de Comberase que, tout enfant, je parcourais à la lueur fumeuse de blondes brassées de paille: Une vraie grotte, avec des stalactites. Moins grands, moins cristallins et beaux que ceux de ton Liban. Mais, une grotte remplie de mystère... autrefois refuge des proscriptions, des camisards, des émigrés... Qui peut dire si elle ne sert pas de «métro» (ris un peu, fleur triste), aux nôtres s'évadant de l'enfer de l'ombre de la croix gammée...

Tu es née, comme la déesse méditerranéenne, au bord des flots bleus. Je n'ai pas connu la mer dans mon enfance. A la fonte des neiges pyrénéennes, quand notre petite rivière s'étalait brusquement sur ses bords et, chargée de terre, roulait en grondant, je me disais avec orgueil: c'est là Mer Rouge. Nul ne me contredisait, je le croyais. Je ne pensais pas alors que je verrais la mer éternellement bleue. Je ne pensais

pas que je t'y rencontrerais dans cette ville, la tiennne, posée comme un nid moelleux au bord d'un golfe de turquoise.

Un jour, t'en s'enviens-tu, nous étions à la plage. Nonchalamment, tu jouais avec de petits, tous petits cailloux roses. Je parlais. Attentive, tu m'écoutais. Je te disais: hier il est tombé une pluie tiède, septembre touche à sa fin, allons aux champignons.

Blottis l'un contre l'autre au bord de la mer phénicienne, ce long crépuscule là, que de cèpes au chapeau de velours sombre avons-nous cueillis, que de chanterelles aussi délicates que vos «marsabans» sucrés, que d'oranges aussi éclatantes que les derniers rayons de soleil d'Orient.

Chérie, chérie... ce temps est passé sans retour.

Chérie, chérie, plus jamais, pour moi, il ne reviendra avec une autre, — sous ton ciel... et, sous tout le vaste ciel de la terre.

Maryse chérie, même quand... après... plus tard, un autre que moi mettra à ton doigt couleur de miel l'anneau d'or des fiançailles, ne me tue pas à jamais dans ton cœur. Souviens-toi. Sans paroles, au plus profond de ton être, prie pour celui qui en cette année de malheur cueillit avec toi, en songe, des chanterelles au bord de l'étroite plage de l'antique Byblos.

Je suis chrétien, Maryse. Oui, chrétien comme toi.

Mes ancêtres, que de fois ne sont-ils pas venus ici, volant au secours des tiens... Au temps des lointaines croisades, nous avons eu nos morts à Antioche. Lors des grands massacres du siècle dernier, nous sommes revenus. Orientale, tu es, que tu le veuilles ou non: un peu de ma peine, un peu de mon sang.

En priant pour moi, tu n'enlèveras, tu ne voleras rien.

Où serai-je alors, Maryse... Où?... Peut-être sous tes pieds, poussière perdue dans le poudroiement de la mer levantine.

Myriam que j'ai tant aimé appeler Maryse, — un si joli nom de chez nous. — Myriam, rappelle-toi toujours de moi quand viendra la fête de Notre-Dame.

Ce jour béni reviendra, pour toi, longtemps encore... Jusqu'à ce que la neige de beaucoup d'hivers glace tes veines. En tous ces quinze août à venir, qu'il te souviennne que les cloches, toutes les cloches de vos

églises de village, de vos couvents, ensemble, nous les avons entendues carillonner d'espoir, d'amour et de rêve.

Même alors..., l'âme dans l'âme, — suis la mienne en levant tes regards vers ces oiseaux de flamme que sont les étoiles filantes de vos nuits bleuâtres, plus tristes, plus nostalgiques et plus douces que tous les rêves d'amour.

Myriam déjà perdue pour moi, — même si tes filles qui, j'en suis sûr auront ta beauté, sont alors de jeunes «Enfants de Marie», — que ton cœur en cette veille de fête du 15 août écoute sonner les cloches de la montagne... pour mon cœur... Priant Dieu, priant seulement... pour qu'il préserve à jamais le monde de l'horreur de la servitude et de la guerre!

En quelque manière que ce soit, Myriam, ne cherche pas à te tuer. Ne cherche pas à te donner la mort. De ta vie, je ne disparaîs pour toujours que pour que tu sois: libre du présent qui n'est plus à moi et libre de l'avenir qui jamais ne m'appartiendra pour mon seul bonheur.

Il ne faut, chérie, promettre que ce que l'on peut tenir. Crois-le, il me serait facile de te lier à moi, — même mort —, une longue vie entière. Ta jeunesse... tu la passerais à m'attendre, à me pleurer. Puis, avec les premiers cheveux blancs et les premières rides profondes, — l'amertume passée, — tu sentirais la douceur du regret, la tendresse du souvenir.

Oui... mais je veux te quitter... Je te quitte... quand même.

Si vive que soit ta peine, n'entre pas, n'entre jamais au couvent.

Ne triche pas, Maryse; ne mens pas. N'entâche pas le meilleur, le plus pur de notre rencontre. Réfléchis-y bien: ton cœur brûlant de fille du Sud ne sera jamais longtemps tout à fait à toi. Comment pourrais-tu l'offrir à Dieu?...

Le cœur déjà loin, sans te dire au revoir, je te quitte, chérie... pour toujours.

A toi... quand même.

FRANCOIS

Liban 21 Septembre 1942.

P.P.C.

JEANNE MARQUÈS D'ENTRAYGUES

POUR ELLE UN SOIR D'ÉTÉ

*C'était un soir d'été.
Lentement, l'ombre descendait.
Tu avais, sur ton corps frais,
une robe d'une blancheur
immaculée.*

*Quand ta jambe me touchait,
la soie froufroulait
au rythme de mon âme
qui s'exaltait.*

*Une étrange torpeur
s'emparait de nos cœurs.
Une certaine ferveur
emperlait nos fronts
de sueur.*

*On sentait la présence
d'une annonce
imminente et soudaine,
ou d'un secret
longtemps caché
qui allait être dévoilé.*

Tu disais:

«Je me sens naître.»

Je disais:

«Est-ce que tu me reconnais?»

*Dans la nuit,
nous cherchions
ce que nous voulions être.
Ensemble nous pensions
à notre attente*

*ridicule mais inévitable,
au désir immense
que nous avions de nous-mêmes,
à ce besoin d'ivresse,
d'amour et de tendresse
qui nous a poussés
l'un vers l'autre
avec cette foi d'apôtre
passionné,
puis nous nous taisions.
Autour de nous,
en silence,
un complot charmant
se tramait:
arbres, fleurs, parfums,
chuchotaient.
Confusément,
nous percevions des signes.
Il faisait chaud.
On devenait mou.
La volonté s'en allait
à la dérive.
C'était bien.
Ce n'était plus nous,
mais quelque chose
de plus grand
que nous voyions
avec inquiétude.
Une tendre sollicitude.*

*nous enveloppait:
notre bonté avait des ailes
qui planaient
pour nous cacher tout
hormis notre amour.
Une musique s'élevait:
tu parlais. Tu voulais,
par tes paroles,
rompre le charme
de cette nuit d'été.
Ta voix se faisait acerbe.
Des larmes jaillissaient
de tes yeux qui cherchaient
dans le noir.
Soudain, tu penchas la tête
pour cacher ta détresse
et pour ne pas voir --
mais tu voyais --
la mienne
comme dans un miroir.*

*Alors, je t'ai prise,
follement, vite,
avec impatience,
pour étouffer dans les baisers
et les caresses,
toute cette richesse
étouffante
qui accablait
notre jeunesse.*

A. KHÉDRY

MAI, LE JOLI MOIS; LE MOIS D'AMOUR

Vous aimez le mois de Mai? Comme je vous comprends!

C'est le mois où je suis née. Voilà déjà une raison très valable de le tenir en estime singulière, et par modestie, je n'insisterai pas sur le fait, pourtant remarquable, qu'aucun des onze autres mois de l'année n'en pourrait dire autant. Mai, c'est aussi le mois des fleurs, le mois des zéphirs, le mois des jeux, le mois des ris. C'est aussi le mois de Marie et le mois des amours. C'est le mois des abeilles et le mois des rossignols. Faites-vous belle. Ralliez vous à son panchon bleu. Jaloux, comme l'a dit le vieux poète Roucher.

*Jaloux de présider au plus riant des mois,
Les Gemeaux, dans les airs, ont déjà pris leur route.*

Suivons-les. La saison de Madame est avancée! Les animaux, vous le savez, ont une saison pour aimer. La Fontaine a chanté ce moment où les alouettes font leur nid dans les blés quand ils sont en herbe.

... C'est-à-dire environ le temps.

Que tout aime et que tout pullule dans le monde.

Nous autres, nous aimons et nous pullulons quelle que soit l'époque de l'année et nous croyons que c'est un trait de supériorité sur les autres créatures, comme de pouvoir, manger de tout, de marcher sur deux pattes au lieu de quatre, et de faire de la politique. Mais si nous y réfléchissons, il ne paraît pas bien certain que ce soit vraiment un avantage.

Ne serait-il pas plus commode de suivre l'exemple des bêtes et de consacrer un mois à l'amour, mais à l'amour seul?

Je suis une partisane de l'ordre en toutes choses, dans le temps comme dans l'espace, sur le plan des passions comme dans le domaine social. Je trouve très commode l'usage qui s'est établi chez les nuages, dans certains pays des tropiques, où l'on distingue une saison sèche et une saison des pluies. Au moins, on sait à quoi s'en tenir, et on ne s'expose pas à recevoir une averse, pour être sortie sans parapluie un matin où le soleil faisait aux humains une de ces promesses de beau temps, qu'il n'est sous certains climats, jamais sûr de pouvoir tenir.

Dans une société bien ordonnée, chaque mois devrait avoir sa fonction propre, sa «spécialité» comme les villes: Dijon sa moutarde, Caen ses tripes, Arles ses saucissons, Commercy, ses madeleines, Cambrai ses bêtises et Versailles ses traités, ou inversement, car on a fait plusieurs traités à Cambrai, et à Versailles plusieurs bêtises.

Un autre exemple nous a été donné par les théâtres, qui pratiquent la division du travail, et dont chacun se cantonne dans un genre bien déterminé: l'un l'Opéra, l'autre le Vaudeville, un troisième l'Opérette, celui-ci le Mélodrame, et celui-là la Revue à grand spectacle. Qu'auraient pensé les abonnés de la Comédie Française s'ils avaient vu sur l'affiche de la semaine, la «Tosca» suivre «Michel Strogoff» ou «Britannicus» en sandwich entre: «Nus 100

p. 100», et «l'Auberge du Cheval Blanc». C'est pourtant un peu ce que font nos mois. Il faut que cela cesse. Chacun son métier, les vaches seront bien gardées

Spécialisons les mois:

Novembre, par exemple, pourrait être le mois des soucis; Février le mois des gripes; Mars le mois des disputes; Décembre le mois des bilans; Janvier le mois de cadeaux. Ainsi, on en aurait fini avec toutes les choses ennuyeuses à la venue du Printemps. Avril serait le mois des projets; Juin celui des sports; Juillet celui des voyages; Août présiderait au farniente et aux bains de soleil; Septembre à la vie de château, aux week-ends chez les amis; Resterait Octobre, auquel on pourrait confier le portefeuille du travail. Ainsi tous les modes de l'activité humaine se trouveraient judicieusement répartis.

Le plus bien, le plus tendre, le plus parfumé des mois, «le joli Mai, le mois d'amour» recevrait mission de combler les aspirations de nos coeurs, et l'on pourrait, les mois suivants, penser à autre chose avec plus de lucidité, moins d'agitation.

Ne faites pas de gros yeux. Ne dites pas que ce serait trop court. Trente et un jour bien employés, trente et un jours emplis d'amour, et de rien d'autre que d'amour, ne vaudraient-ils pas mieux que notre système actuel, ou ce même capital passionnel est partagé, que dis-je? dilué entre les cinquante deux semaines de l'année, et où, chaque jour que Dieu fait, le pauvre amour doit chèrement disputer sa place aux tracasseries, aux coups de téléphone, aux obligations mondaines, aux visites au dentiste, aux parties de bridge, au cinéma, aux courses dans les magasins et à l'envie de dormir?...

Maurienne

PALESTINE

*Le long des haies de mimosa
léger, léger,
flotte un parfum
étranger.*

*Dans le matin limpide et froid,
dans les vergers,
danse un arôme délicat.*

*Et l'on ne sait plus si le vent
léger, léger,
sent le narcisse, le mimosa
ou l'oranger.*

CHARLOTTE TOEGEL

CONSIDERATIONS GÉNÉRALES SUR LE XXIII^e SALON

Etant donné l'esprit rétrospectif dans lequel nous devons juger cette exposition, déjà close au public et ne pouvant défilier le long de la cimaise, catalogue en main, nous parlerons généralités.

Les hommes commencent à se sentir à l'étroit sur ce globe pour beaucoup de raisons: celle qui nous occupe ici découle du sentiment d'uniformité, de la folie du Standard que le voyageur rencontre de par le monde.

Ce Salon nous rappelle-t-il vraiment que nous vivons en Egypte que ce sont des peintres égyptiens qui nous entretiennent de leur pays?

Nos moyens d'expression sont empruntés à l'Europe depuis l'académisme jusqu'aux plus récentes manifestations d'art.

En matière de conception artistique nous sommes loin d'être en retard comme beaucoup de nos hôtes de passage le pensent et sont bientôt surpris de nous voir si bien renseignés. Mais notre mal vient de ces emprunts faits inconsidérément aux arts européens tout en nous réclamant de ce pays d'Egypte.

Déjà l'architecture standard a fâcheusement défiguré nos villes!

A part ces «buildings internationaux qui après tout, concernent les Colonies étrangères pourquoi l'Egyptien se croit-il obligé d'imiter sans conviction, plus par respect humain que par nécessité?

Quelle flore envahissante que cette civilisation internationale née sous le signe du caducée! Elle impose partout sa structure arbitraire.

C'est en luttant contre cette uniformité qu'il reste aux hommes la chance de se sauver de l'ennui.

Si je consulte des gravures anciennes d'il y a seulement soixante ans, je ne reconnais plus cette saine logique qui présidait aux constructions faisant la part belle au climat.

Nos mœurs ont elles vraiment changé au point que nous ayons troqué le goût des coupôles, des jets d'eau, des mosaïques, des moucharabiehs, de tout ce qui faisait la détente de nos nerfs surmenés, contre ces cages en béton armé, ces balcons, ces fauteuils en métal hérissé.

Au cours de cette réclusion où la guerre nous confine, l'Europe manque à beaucoup de nos peintres: ils lui doivent de penser et de sentir suivant un code défini.

Or nous n'avons abordé cette culture européenne qu'à la condition qu'elle nous amènerait à nous redécouvrir!

La peinture est une forme d'expression plus près de l'individu: voilà pourquoi l'Egyptien qui s'exprime en couleurs le fera autrement que le Hollandais ou l'Italien.

Ceci me rappelle certaines préoccupations qui marquaient nos débuts hésitants: comment fallait-il célébrer notre vieille Egypte, suivant quelle esthétique fallait-il suggérer cette continuité de la vie sur les rives du Nil?

Pour ma part, le goût de l'art pharaonique m'a conquis dès la première heure. Mon attitude envers lui, n'a rien d'archaïsant.

Ici, dans cette même revue, mon ami Stavrinou avait bien voulu, il y a quinze ans rapporter les termes d'une causerie que j'avais intitulé «Actualité de l'art égyptien». Et voilà que je reviens encore sur ce thème; on ne m'en voudra pas.

J'ai eu la satisfaction de faire adopter ce point de vue, lors de mon passage à l'Ecole Supérieure des Beaux Arts.

Un groupe d'étudiants à Thèbes est peut-être en ce moment en train de recueillir la haute leçon des monuments préconisée.

C'est ainsi que la Renaissance a pris son essor! Des fragments d'antiquités, des médailles ont servi à

Pisanello, à Mantegna. Au cours du 19^{ème} siècle, des fouilles à Pompéi ont inspiré David et Ingres.

Ainsi dis-je nos préoccupations du début nous traçaient diverses voies.

Mahmoud Saïd me confiait: «A travers la technique des Van Eyck ne peut-on voir refluer l'Egypte? L'Atelier d'Alexandrie est devenu un refuge mystérieux d'alchimistes en quête de produits rares de médiums merveilleux.

C'est un retour à la probité artisanale dont il faut féliciter chaudement l'industrielle corporation. Elle imprimera à la production artistique plus de consistance et de maturité.

Au fond de ces agitations d'écoles qui sont plus près de nous, il faut retenir le permanent. J'essaierai encore de définir par des exemples cette perennité qui fait l'actualité de l'art égyptien par cette admirable théorie de Gauguin, à savoir qu'un tableau, quelque sujet qu'il représente est une surface plane où des couleurs sont assemblées dans un ordre harmonieux.

Une telle conception si elle était dûment pratiquée, réintégrerait la peinture dans les véritables limites et la dépouillerait de toutes les scories, de tout appareil de trompe-l'oeil, d'efforts illusionnistes qui la violentent et la privent de ses pouvoirs de suggestion mesurés. Un seul peut être partagé avec moi cette conception; elle dispense à son oeuvre de la mesure, une austérité du style.

Angelopoulo ne viole pas le support par des accidents de métier.

Son faire lisse et poncé est en opposition avec la discordance des techniques modernes avides d'accrocher la lumière par des aspérités de surface, une division de la couleur.

Pourquoi demander à la peinture plus qu'elle n'en accorde par des moyens simples!

Le ton plat suggère par les valeurs les stratifications des surfaces d'air qui nous éloignent de l'horizon. Foin des vibrations post-impressionnistes pour marquer l'espace, créer une atmosphère, établir une perspective!

La formule d'Angelopoulo voudrait être poussée mais le naturalisme l'emporte sur un souci d'agencement et d'ordonnance qui caractérise davantage un tableau de ce genre.

Ainsi, nous voudrions entre autres ambitions, nous libérer de l'obsession du réel, faire intervenir un souci d'architecture c'est à dire de construction raisonnée en rapport avec cette fameuse surface de la toile.

Dans l'art moderne on a interrogé tous les arts anciens pour faire son profit des principes durables: le goût de la surface plane, le sentiment de l'architecture comme chez les Egyptiens.

Dans les natures mortes cubistes on a voulu réagir et troquer la perspective visuelle des peintres de la Renaissance contre une perspective toute cérébrale et préconçue. On a fait siennes les vertus de la géométrie qui sont des certitudes contre les apparences ondoyantes de l'impressionnisme.

Toutes ces vérités picturales nous les trouvons réunies dans l'art de l'ancienne Egypte comme par miracle. Il serait tout naturel pour nous d'y puiser à pleines mains.

Mahmoud Saïd par des moyens purement occidentaux veut restituer l'Egypte. Il affirme: «C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière».

J'aime mieux que cette lumière nous vienne de l'Orient, et particulièrement de l'Egypte qui a sa propre esthétique vérifiée par une longue chaîne de générations.

Ce qui fut fait sous la Renaissance, ne peut-on le refaire quand il s'agit de l'Egypte?

Le compromis résulterait de l'usage d'autres mo-

yens que ceux que le pays nous offre, c'est à dire une lumière appropriée, l'usage d'une ligne qui ne serait pas noyée dans le volume tournant ou la pénombre rembranesque.

N'est-ce pas une gageure: Van Eyck et l'Egypte!
Cette réserve à part, il faut reconnaître à Mah-

moud Said une maîtrise de ses moyens et le privilège du «fini» de ses toiles.

Finir une oeuvre est devenu une tâche ardue, chercher c'est très bien; trouver c'est encore mieux.

M. NAGHI

PEINTURE JUIVE ?

Je me souviens d'un long débat provoqué dans le Bulletin Artistique de Bernheim pour prôner un art universel.

Bourdelle, grand humaniste, s'en était fait le champion et, dédaignant les expressions locales les déclarait: «art de chapelle».

Cette apologie de l'Universalité de l'art renfermait singulièrement le prestige de l'Ecole de Paris qui régnait sans partage; mais au lendemain de cette guerre, ne peut-on se demander si les vertus nationales et les qualités ethniques ne réagiront pas contre l'inféodation des artistes à cette Ecole?

Je pense que l'Art, facteur de reconstitution aura fort à faire pour contribuer à la résurrection de la tradition nationale de tant de peuples opprimés.

C'est pourquoi les artistes feront retour à leur foyer comme l'enfant prodigue et n'auront d'autres ambitions que de faire revivre la tradition locale engourdie.

Nous voilà donc attirés volontier par l'expression ethnique quand une exposition s'en prévaut ouvertement et sollicite l'intérêt que nous portons à tout ce qui caractérise une entité humaine.

C'est ainsi que l'Exposition d'Abel Pann, celle des Arméniens, l'Exposition Copte, les Miniatures Persanes ont créé une diversité de bon aloi dans ce domaine de l'Esthétique et ont enrichi la Saison artistique en dépit des temps que nous vivons.

La peinture d'Abel Pann, est juive par cette ironie qui ne respecte rien!

Je sais que l'art est amoral mais il était peut-être de bon ton de ne pas jongler avec les Croyances des peuples, en nous présentant une nouvelle Bible amusante.

Pourquoi faut-il que j'aie à chicaner l'auteur de ces fantaisies sur le thème de la Piété? Je me le suis demandé moi qui, par principe, ne m'inquiète guère du sujet et ne l'approuve qu'en fonction de la jouissance plastique qu'il me procure.

A ce propos, un jeune philosophe tout imprégné de la sérénité que son nouveau livre, d'ailleurs remarquable, lui apportait, me disait avoir failli commenter cette exposition.

— Lequel de ses tableaux vous a-t-il retenu? lui demandai-je.

— Celui qui portait ce titre:

«Et l'esprit de Dieu se posa sur les eaux.

J'ai peu de mémoire quand il s'agit d'un vague paysage ou d'une quelconque marine d'où l'antropomorphisme est exclu. Quelque tâche heureuse avait peut-être accroché au passage le jeune philosophe et suivant l'habitude de ces brasseurs d'abstractions, le peintre Abel Pann allait servir de prétexte à des pages de réflexions...

Si j'ai fait grief à ce peintre de son impiété, c'est qu'il n'avait rien à m'offrir, en route pour m'en distraire.

J'eusse été mieux disposé à l'écouter s'il ne m'avait mené droit au but au lieu de me promener dans les méandres de son art. De pareils expédients, s'appellent en langage artistique: illustration!

Illustration parce que le sujet prédomine et qu'il retient par la manche le philosophe en mal de dissertation.

Hélas! oui, les peintres offrent ainsi des prétextes; mais souvent la peinture résiste à ces commentaires quand c'est de la peinture.

Ce thème inépuisable qu'est la Bible, grossi par de séculaires croyances, comment fallait-il l'aborder?

Je sais seulement que les Primitifs avaient pour eux l'état de grâce, que les Renaissants puisaient dans leur panthéisme des raisons de le magnifier. Le sensualisme des Flamands passait avant l'anecdote et le monde lumineux de Rembrandt prêtait au Christ sa propre clarté.

C'est de la haute morale qui se dégage de l'histoire et cette leçon agit et met en garde tout illustrateur téméraire qui de nos jours ne possède ni le sens plastique, ni l'expression tragique qui hante pourtant nos Contemporains.

Pour l'expression tragique, les peintres juifs à la brillante et mélancolique carrière ont mieux, que des prophètes, exprimé dans leurs oeuvres, inconsciemment, les événements que nous vivons.

C'était bien la race des visionnaires qui cette fois, à travers la Peinture appelaient sur le monde les fatalités!

Un Modigliani, un Soutine, un Pascin, combien nous retiennent-ils par ces étranges confessions que la peinture rend plus émouvantes, parce que mieux que les lettres, elle touche au tréfond de l'inconscient, à l'authentique.

De ce malaise qui émane de leurs oeuvres, rien ne s'est démenti, car ils ont bel et bien, pressenti le Drame et il est arrivé.

L'étrange et géniale élucubration patronnée par Apollinaire n'était pas qu'une joute de l'esprit, un dilettantisme mais une anticipation! C'était bien l'image d'une débâcle pressentie, préfigurée.

Telle est l'oeuvre d'un Soutine, ennemie de l'Ordre, destructive de toute Règle; tout y croule! C'est un «Fauve».

Les peintres juifs appartiennent au «Fauvisme». Qu'est-ce? Un romantisme exacerbé de la couleur qui ne tardera pas d'ailleurs à gagner la forme, à devenir «Expressionnisme».

C'est une caractéristique des races du Nord que d'appeler à la rescousse les forces obscures de l'instinct au détriment des sensations raisonnées.

Les peintres juifs au tempérament morbide, sont attirés par le «Fauvisme» libérateur d'instincts. Les excès auxquels cette race a été assujettie trouvent ici leur justification. Modigliani se plaît à des raffinements intellectuels, il transpose des réminiscences florentines dans la manière Cubiste chez les Gothiques ou les Nègres.

C'est une psychose d'ailleurs de soumissions, d'acquiescements à toutes les formes d'expression; ce sont des appels d'intelligence entre littérateurs et artistes, des faiblesses mutuelles tolérées partagées. A ce compte la tradition picturale s'amenuise.

De ce chevauchement des Arts, naissent des formes hybrides «Il faut créer le Monstre» me confiait Elié Faure.

Privés de tradition, les peintres juifs n'ont pas fait Ecole. Ils ont élargi, simplement, ce thème cher à l'Ecole de Paris qui est une sorte d'Internationale de la peinture...

Mais la nature humaine pour qui la lutte symbolise l'existence aura beau jeu de batailler dans le domaine de l'esprit.

Une fois de plus la vieille théorie tainienne tracera à l'art ses démarcations.

Ainsi les conditions d'existence de la Peinture juive sont intimement liées semble-t-il à celles d'un Sionisme pleinement réalisé.

M. NAGHI

A l'Atelier

LES EXPOSITIONS

QUELQUES PEINTRES

ALEXANDRINS

Cette exposition veut démontrer qu'il existe une «Ecole d'Alexandrie». L'introduction au catalogue le dit. Et cela implique que les quelques peintres ainsi groupés représentent ce qui se fait de mieux comme artistes dans cette ville. En effet quelques-unes des toiles exposées affirmaient une volonté commune propre à créer une véritable Ecole. Réagir contre le laisser-aller de la peinture moderne, lutter contre l'amateurisme, proclamer que la peinture est un métier, que seuls, les «techniciens» de cet art ont le droit d'exposer -- ou, du moins, que seulement ce qu'ils exposent est digne d'être pris en considération; la fin des audaces. De grands pas en arrière pour retourner à des procédés que quatre vingts ans d'efforts soutenus avaient, croyait-on, définitivement mis à bas. Toute trouvaille de l'instinct, tout libre élan du pinceau, tout emportement dans l'exécution, honnis, bafoués, ou, du moins, soumis à une élaboration savamment cuisinée, où les mélanges d'émulsions et de vernis, les confections de glacis patiemment confits, bref, tout un travail artisanal l'emporte sur la fantaisie librement inventive, sur le jeu capricieux des poussées de l'inspiration, remplace par l'apparition patibulaire de la discipline la verdure créatrice du désordre.

Les mélanges imprévus des pâtes maniées avec la virulence d'un tempérament livré à lui-même se trouvent proscrits ainsi que l'entrecroisement des lignes acharnées à trouver la forme par l'accumulation de leurs nerveuses tentatives; l'asservissement au réel se substitue au jeu des masses et des volumes agencés suivant la poétique de l'imagination; l'objet et les détails de sa nature sont respectés au lieu de n'être qu'un prétexte proche ou lointain à des combinaisons expressives et plastiques. C'est bien la négation des découvertes révolutionnaires de ces dernières années, l'oubli volontaire de leur triomphe récent.

Le résultat est piteux. «Bouguereau était donc un Fauve?» disait un visiteur de l'exposition! Ce ne sont que minuties, tristes applications désespérément timides de procédés tellement calculés que la vie s'efface, sous un engraissement uniformément répandu, seule marque apparente, jusqu'à présent de ce qui fait «Ecole» dans ce groupe...

Si ces peintres étaient des médiocres, on se contenterait de hausser les épaules et de passer sans rien dire. Mais ce sont des artistes authentiques, pourvus de dons naturels évidents et, de plus, profondément préoccupés par

les moyens d'expression propres à leur art, modestes d'ailleurs et d'une sincérité à toute épreuve. De temps en temps - mais de plus en plus rarement ils laissent leurs dons s'épanouir sans penser à leurs théories et prennent soin ainsi - involontairement - de nous rappeler leurs mérites.

D'où ces théories leur sont-elles venues à l'esprit? D'un manque de confiance en eux-mêmes, tout d'abord; très nourris de l'enseignement des grands maîtres, et des plus authentiquement peintres parmi les grands maîtres, ils sont comme écrasés par ces splendeurs anciennes, ils ont l'air de penser que jamais ils ne pourront atteindre cette magnificence; et voulant s'en rapprocher, ils s'attachent à un détail qui contribua, certes, à ces réussites révolues mais qu'ils considèrent comme primordial: la technique. Ils ne voient que ça. Et, par technique, ils entendent la basse-cuisine de la peinture, la préparation des toiles, des couleurs, le dosage des huiles, la composition des vernis; des misères, quoi! Et rien ne s'oppose à ce qu'on attache à ces misères une grande importance pourvu que l'essentiel ne soit pas oublié à leur détriment, l'essentiel, c'est à dire, la vision du peintre, la façon d'amener sa vision des choses, à se matérialiser en formes colorées suivant les exigences harmonieusement accordées ou violemment heurtées de la plastique d'une part et de l'émotion d'autre part.

Traditionnalistes ces quelques peintres alexandrins oublient qu'une tradition féconde et nourrissante vient d'être créée dans d'extraordinaires convulsions par les Cubistes, les Fauves, venant après les Impressionnistes et les Post-Impressionnistes et que tout ce qui ne suit pas les courants de découvertes lâchés en torrent par ces gens-là ne peut que demeurer étranger à nos consciences modernes. Il règne à Alexandrie un esprit «Vieux-Monsieur Distingué» en fonction duquel ces jeunes peintres semblent opérer ce mouvement rétrograde. Ont-ils obscurément senti que la peinture moderne en dépit de son apparent laisser-aller est extrêmement difficile à pratiquer? qu'elle demande bien autre chose qu'une habileté manuelle facile, avec le temps, à acquérir; que l'accord de la personnalité du peintre avec l'âme neuve de son temps (à découvrir sous le jeu superficiel de la mode) constitue une tâche autrement hardie que de réaliser au fond d'une cornue de faïence le mélange de je ne sais quelles huiles pour arriver à l'émulsion idéale? Ont-ils eu peur? Je ne veux pas leur faire l'injure de les croire capables d'une telle abdication. Ou bien, le contact avec l'art vivant des galeries parisiennes leur était-il si indispensable que, cette artère nourricière tranchée ils soient condamnés à demeurer

exsangues jusqu'à ce que la ligature vivifiante soit de nouveau soudée?

Venons-en donc à ces oeuvres qui me semblent justifier la hargne, les regrets, les doutes même, et les inquiétudes qui me viennent à la pensée de tant de talents perdus et au triste spectacle que constituait la moitié des toiles de cette exposition. (Quel effet elle eut produit transportée dans n'importe quelle ville d'Europe, quel éclat de rire! Quoi! vous en êtes encore là! dirait-on, car on supposerait difficilement que cette négation du moderne est le résultat d'un calcul, l'aboutissement de trois pas en arrière exécutés par principe!)

Laissons de côté comme il convient, MARION DE CHAMP qui, jusqu'à présent, n'ayant rien d'un artiste compromet l'ensemble exposé par sa seule présence. Mais ANGELOPOULO, PAPAGEORGES et BARUCH semblent être les trois représentants de cet état d'esprit timide et réactionnaire dont cette exposition est le fruit et semblent aussi par leurs échanges d'influences réciproques constituer le noyau de cette «Ecole d'Alexandrie» qu'ils veulent fonder.

ANGELOPOULO a conçu le louable dessein d'attiser la flamme de son inspiration aux feux tragiques de l'Événement. Sa «Charette des morts» illustre une scène qui fut familière aux alexandrins. Une grande émotion, on peut le supposer est à l'origine de ce tableau. Mais il n'en porte plus trace. L'effet de la main qui tremble d'horreur, la pâte jetée avec une fureur concentrée ou rageuse, les lignes nerveusement entrecroisées sous l'action d'une violence à s'exprimer qui a saisi le peintre, voilà les moyens authentiquement picturaux par lesquels un artiste peut nous toucher. On n'en voit pas trace dans ce tableau. Il est exécuté avec une finesse de pinceau adorable, les contrastes sont minutieusement ménagés, des vernis dispensent un brillant admirable de propreté: au lieu du tumultueux agencement des éléments nécessaires pour faire de ce tableau un véritable drame. Un portrait de PAPAGEORGES aux nuances de perle sans relief et sans vie, sans solidité est heureusement racheté par une nature-morte où l'accord des tons est si miraculeusement juste qu'il en devient en quelque sorte musical; une facture évasive, évocatrice (à cent lieues de celle du portrait) nous rassure sur l'authenticité d'un talent que de très nombreuses réussites de ce genre défendent de mettre en doute.

Deux portraits de BARUCH où le peintre a pris le parti de tout dire après s'être égaré dans des préparations inutilement engraisées qui transpirent sur la toile en un grand nuage d'ennui. Aucune concentration aucune économie en vue de l'effet à obtenir; une morne application à ne rien oublier des plis, des rides, des accidents du visage les moins significatifs...

MAHMOUD SAID est incorporé à

ce groupe, on se demande pourquoi. Certes, il a beaucoup perdu de sa vigueur première mais pas au point d'être assimilé à ces timides...

RICHARD a beau être esclave des procédés divisionnistes, on sent tant de joie à peindre dans ce qu'il fait qu'on excuse les faiblesses et la maigreur de son dessin.

Que viennent faire ANDRE SASOON et Mme CATTIN GERARD avec leurs audaces amères pour l'une, toutes en joies pour l'autre, dans cette galère de l'ennui?

Quand à MEGUERTITCHIAN il domine le lot de toute la puissance de sa démarche vers des réussites qu'on peut deviner prochaines et prodigieuses. A part quelque mièvreries dans le visage de sa «Femme en rouge» voilà enfin de quoi satisfaire sans retenue notre soif d'admirer. Des tons sourds mais chantant sans lourdeur leurs notes appuyées, une matière animant par ses jeux les couleurs en apparence les plus simples, l'art de retenir sans la refroidir en rien une émotion simple et profonde, en un mot les dons les plus évidents du grand artiste et la certitude d'un avenir glorieux.

Germaine CHAHLOUB, Gaby CREMISI et M. MOUSSA exposaient quelques sculptures excellents échantillons de leur manière habituelle.

En terminant, un souhait s'impose: c'est de voir un groupe rival se dresser en face de celui qui a voulu se constituer ici. Il y a à Alexandrie assez de peintres à l'esprit novateur pour créer contre ceux qui veulent revenir en arrière un courant d'idées qui serait profitable à tous. SALINAS, SUARES, ANDREE SASSON, ANDREE CATTIN-GERARD, PAPASIAN, SEIF EL DINE WANLY, GABY KOEGLER devraient se réunir pour une action commune en un groupe qui aurait par sa jeunesse et sa violence un effet salutaire sur un public endormi ou blasé.

ETIENNE MERIEL

L'EXPOSITION DE M^{mes} MARGUERITE VEILLON ET ANDRÉE CATTIN-GERARD

Ce qui rassure immédiatement au sujet de Margot Veillon et d'Andrée Cattin-Gerard, c'est qu'on n'a pas à se demander si elles sont artistes, c'est-à-dire des peintres qu'un don naturel a poussé à produire. Si parmi les visiteurs de l'exposition, il en est qui n'aiment pas ce qu'elles font ils diront qu'elles emploient mal leurs dons naturels; mais personne ne songera à les nier.

Ce qui apparaît surtout chez Margot Veillon, c'est le sens du dessin. Elle possède au suprême degré l'art d'animer une surface et d'y inscrire la vie d'une figure, d'un groupe d'hommes ou d'animaux, d'une plante, par la seule «vertu» des lignes. Celles-ci palpitent à travers l'oeuvre gravée ou peinte avec une nervosité souple quand il le faut, raide et brutale si le sujet l'impose, légère et quasi impalpable si

c'est nécessaire. Tantôt décidées, tantôt hésitantes, tantôt seules et pures dans la force de leur assurance, tantôt enchevêtrées, reprises, accumulées dans l'inquiétude de la recherche qui les mène à cerner la forme et à suggérer les volumes les lignes de la composition constituent l'essentiel et la partie la plus savoureuse des travaux de Margot Veillon. La vouloir peut, parfois paraître surajoutée; le hasard des taches librement jetées et presque toujours heureux et participe lui aussi de cette chance qui par la grâce des dons innés remplace le calcul et la préméditation. Sans aller peut-être aussi loin qu'on le voudrait dans l'audace, Margot Veillon dispense ainsi agréablement les multiples tableaux de l'humble vie paysanne en Egypte, tableaux qui resteront dans leur vivacité un témoignage précieux, une illustration pleine d'art et de vérité sur l'âme de la Vallée du Nil vue à travers un tempérament particulièrement propre à en saisir la poésie.

A côté des oeuvres incisives et insistantes de Margot Veillon — qui n'ont de féminin que leur inépuisable variété éde ton et de facture — voici, toutes féminines celles-là, les gouaches d'Andrée Cattin-Gerard. Féminines par leur fraîcheur, l'ingénuité de l'émotion qui s'y lit mais sans cette mièvrerie facilement naïve que prend l'attendrissement des femmes devant les objets de leur émerveillement. Les fleurs, les visages que peint Andrée Cattin-Gerard prêteraient facilement à ce travers; l'artiste qui a senti le danger l'évite en haussant ses tons ou en les assombrissant, en leur laissant donner librement leur note acide ou grave, ou terne, en rachetant des dis-

sonances voulues, par la persistance dans l'éclat et ces appesantissements par une prodigieuse variété de modulations qui palpète sous une nappe en apparence uniformément sombre Andrée Cattin-Gerard possède à fond la technique de la gouache et semble en user en se jouant, laissant, toutefois, sur son papier la trace de ses hésitations et de ses recherches; ce qui efface heureusement toute trace de virtuosité gratuite.

Tout cela est sans prétention. On dirait que l'artiste a voulu simplement faire des tableaux destinés à «coller» agréablement avec les murs clairs d'une pièce ensoleillée. Et pourtant, dans ses personnages comme dans ses fleurs il y a beaucoup d'âme; leur enjouement ou leur mélancolie s'y expriment avec subtilité mais avec un frémissement qui ne manque pas d'être communicatif...

Ajoutons encore que, sans afficher un vain souci de suivre la mode, ces oeuvres sont heureusement «à la page». L'influence de Matisse bien digérée s'y lit dans l'éclat de tons purs brusquement accolés; celle de Modigliani, modernisée par l'apport de Bonnard qui enseigne des tons opposés) imprime aux visages, par la façon dont ils sont présentés un accent qu'on n'oublie pas et où l'on retrouve l'art, bien français, d'émouvoir en se jouant.

La présentation de cet ensemble fait honneur aux qualités d'organisation du Cercle Suisse. L'admirable Salle des Fêtes du Cercle, son généreux éclairage, ses hauts panneaux revêtus de jute, constituent un cadre parfait dont les organisateurs ont tiré le maximum.

ETIENNE MERIEL

L'EXPOSITION D'ART ARMÉNIENNE

Les Amis de la Culture Arménienne ont eu l'heureuse idée de faire connaître au public d'Egypte, le passé lointain de l'Arménie et celui de notre génération.

Le côté le plus dominant de cet art, objet de cette exposition, qui coupe dans l'ensemble comme une arête de cristal, est l'architecture; cette architecture dans laquelle se sont épanouies, pour la première fois, les beautés de l'art gothique et de l'art byzantin.

L'art des monuments de piété avait fleuri d'une manière éclatante, dans la ville d'Ani aujourd'hui en ruines.

A contempler ces ruines une émotion profonde s'empare de l'âme, une émotion mêlée d'amour pour tout ce que les barbares n'ont pu détruire. Ces colonnes, ces arches, ces ogives font encore partie de la lumière éternelle et de l'ombre harmonisant son éclat.

L'église de Zvartnotz du VII^e siècle que l'architecte Toramanian a pu reconstituer, est l'une des illustrations de cet art.

L'église du Berger (1040) nous invi-

te à communier avec la simplicité rayonnante des choses offertes à Dieu: humble offrande d'un coeur blessé d'amour et dont «la blessure est encore vibrante».

Toutes ces églises, la légende nous dit qu'il y en avait mille et une, demeurent encore, malgré leurs ruines, immortelles par leur beauté, par le génie qui leur a donné naissance, par la foi qui ne cesse d'animer les descendants de ceux qui ont élevé la voix sous leurs coupes.

L'encens qui y brûlait, élevé encore aujourd'hui une flamme invisible et pure. L'aube que les prêtres portaient est tissée encore de fils d'or et nulle main, si criminelle et puissante qu'elle soit, ne pourra jamais la déchirer.

Toutes les aquarelles exposées représentant les ruines d'Ani sont l'oeuvre de peintre Badrik. Il a réussi ainsi à faire revivre à nos yeux la capitale de la dynastie des Bagratides, dynastie dont les derniers représentants sont venus construire Agn et Gamaragab; villes à la Source et des Arches.

Quelques toiles d'une rare beauté sont exposées ici.

Regardez cette «Vue dans la Brume» d'Aivazowski (tableau prêté par S.A.R. le prince Mohamed Aly), pour sentir toute la poésie profonde et émue que la mer étale dans une aube d'automne.

La voile qui vogue est la voile de l'espérance.

La barque est peut-être celle d'une pêche miraculeuse faite la nuit à la lueur des étoiles. Mais aussi une immense tristesse émane de la brume. Une tristesse de douceur et d'attente calme. Une tristesse d'aube vécue dans le secret d'une joie qui peut-être ne viendra pas.

Ce géant qui a pu capter dans leurs mouvements tumultueux, dans leurs houles rugissantes, la mer noire et la Mer du Nord, atteint dans cette toile le côté perfide mais captivant de l'immensité hallucinante des flots.

La place me manque pour dire quelques mots de chacune des toiles exposées. Mais voici un «Couvent en Arménie» de Khatchadourian.

Je vois encore avec les yeux du cœur un autre couvent dont l'image monte dans l'écho de mon enfance. J'entends avec les oreilles du cœur sa petite cloche sonner l'aube et le crépuscule. J'évoque ce couvent et tout en moi ressuscite des cendres du passé. L'incantation en est si touchante que je ferme les yeux sur une apparition hantée de tant de rives évaporés.

De Chahine, eau fortiste de renommée internationale, on voit «Le Chômeur». Observons le mouvement de l'homme tenaillé par la faim et qui ne sait où le conduisent ses pas, vers la charité ou le suicide?

Puissant évocateur, Chahine nous donne surtout des scènes émouvantes de la vie des humbles. Une immense douleur, comme celle de sa race, guide sa main sur le métal.

Quelques très belles marines de Makhokhian ajoutent à la richesse des tableaux exposés.

Et voici, pour terminer, des miniatures, des reproductions d'évangiles enluminés. De quel art minutieux, de quel amour, de quel enchantement, une main habile a pu fièvreusement tracer ces lignes, créer ces images saintes sur le parchemin! On dirait que le sang du Christ, le sang de notre Sauveur s'est figé dans l'or qui scintille comme un doux soleil d'espoir.

La race arménienne, depuis sa civilisation millénaire, a occupé et occupe une place prépondérante dans le monde artistique.

Les églises construites dans la fois démontrent encore, après plusieurs siècles, quel amour infini animait ses artisans pour l'art et la beauté.

Par la diversité vertigineuse des ornements sculptés dans la pierre, l'architecte a donné vie à un aspect de songe magique de son âme. Les oiseaux, les fruits, les entrelats semblent recréer dans l'ombre des sanctuaires tout le mystère profond et accueillant de la terre et du ciel.

Cette race tant de foi crucifiée à toujours porté en elle le feu du génie. Son âme est comme un rossignol qui chante sur les bras de la croix.

On dirait que les déserts fleurissent

sous ses pas et que les rochers font jaillir des eaux printannières et tumultueuses.

De ses enfants dispersés aux quatre vents de la terre. Aivazowski, dieu de la Mer Noire, Chahine grand évocateur des scènes parisiennes, Chahinian, Makhokhian, Khatchadourian, Sarian, Pouchman, pour ne citer que les plus représentatifs, tout vraiment honneur aujourd'hui aux nations parmi lesquelles ils ont exprimé la poésie du cœur et de la nature.

Mais tout cela n'est encore rien.

Tout cela n'est que la petite croix de nacre sculptée dans laquelle, à travers une lentille minuscule, nous voyions, enfants, le panorama de la ville de Jérusalem.

L'art que les architectes, les peintres, les miniaturistes arméniens ont exercé, est plus immense que l'on croit.

Ce peuple d'infatigables travailleurs, malgré les ruines et les dévasiations continues que les barbares lui ont fait subir, malgré les déportations et les massacres, a pu de tout temps, manifester son immortel désir de vivre et d'embellir le monde par son génie.

C'est ainsi qu'il a fixé pour toujours

l'image d'un instant sans cesse retrouvé au bord de son désespoir.

Rien n'a pu le désaxer de ce rayonnement intérieur dans lequel se recréent les formes.

Il a tracé et recomposé la route déployée de son effort dans les carrefours du monde.

Tant de valeurs pèsent lourd tels des corps glorieux qui triomphent des cendres.

Le miracle est que ces valeurs demeurent malgré un destin dur qui les déchire ou disperse, et que nos mains mortelles peuvent encore saisir.

ARSÈNE YERGATH

L'EXPOSITION HODJITCH

L'exposition Sabahadin Hodjitch à la Galerie Friedman fut un grand succès, car le talentueux caricaturiste Yougo-slave dont le talent fut très admiré y présentait, entre autres, une série de portraits-charges des chefs militaires et hommes politiques Alliés, exprimés avec un art incisif et original. Les caricatures politiques furent remarquablement très remarquées ainsi que les peintures d'intérieurs et les dessins au couteau, dont la facture est remarquable.

LA MUSIQUE

Rythme et Education Rythmique

Un grand musicien (Bulow) a dit: «au commencement fut le rythme». Il a voulu dire que le mouvement perpétuel, réglé par les cadences des lois de la nature, est à la base de tout développement. Le musicien doit, en tout cas, considérer le rythme comme l'élément primordial de la musique. Mélodie et harmonie, contrepoint et polyphonie, timbre, modulation et sonorité ne sont que des questions secondaires pour la psychologie musicale.

La pédagogie moderne a compris qu'un renouvellement de la musique n'est guère possible si on n'appuyait pas sur le rythme. Pour faire comprendre la musique, il faut d'abord enseigner ses éléments. On donne ainsi à l'élève, une possibilité de saisir plus profondément et plus individuellement l'essence même de la musique. Il apprend, par conséquent, plus rapidement et il retrace par surcroît en quelque sorte, le chemin que le compositeur lui-même a parcouru. «Composer une oeuvre musicale» avec certains éléments donnés serait l'affaire du compositeur, mais dans ce cas-ci, aussi celle de l'élève.

Pour étudier l'élément rythmique, on a donc formé des groupes d'études rythmiques. En les combinant avec des cours de gymnastique, on arrive à faire sentir le rythme dans ses expressions les plus vitales: mouvement et cadence. Il n'y a plus dorénavant de rythmes compliqués pour les membres d'un tel groupement: «des analyser», «des exécuter» signifie «des comprendre».

En jouant dans un ensemble pareil,

on arrive à connaître le côté sonore des instruments. Mais les timbres graves des timbales et grosses caisses, ceux plus clairs des caisses roulantes et cymbale, le son strident des triangles, représentent à eux seuls un jeu très intéressant de sonorités les plus variées qu'un musicien habile doit savoir exploiter. Ainsi on est arrivé à la formation de véritables orchestres rythmiques, pour lesquels les compositeurs modernes écrivent des oeuvres des plus surprenantes. Ce procédé a fait promptement école, d'autant plus que le mouvement contemporain musical s'est tourné vers le rythme, pour d'autres raisons. Semblable au groupe des «Fauves» parmi les peintres, quelques musiciens ont puisé dans la musique primitive leur inspiration.

L'immortel «Allegro barbaro» de Béla Bartok en est un exemple. De même un des musiciens les plus représentatifs de l'école moderne française, Darius Milhaud, n'a pas dédaigné faire accompagner plusieurs scènes de son opéra «Christophe Colomb», par des instruments de percussion.

L'essai de former un orchestre rythmique du genre ici décrit était d'autant plus captivant en Egypte, que l'âme orientale musicale appuie particulièrement ce rythme, souvent négligé par la musique occidentale. L'oriental est un rythmicien né. Le conducteur de tramways donnant des signaux rythmiquement, le vendeur de réglisse, en sont la preuve vivante. Puisse le fait de l'existence d'un orchestre rythmique en Egypte, inspirer aux compositeurs de la Vallée du Nil, des oeuvres dignes, et de la tradition musicale égyptienne, et du «rythme» de la musique contemporaine.

HANS HICKMANN

ECHOS et NOUVELLES

S. M. le Roi des Hellènes chez les Réfugiés hellènes



S.M. le Roi des Hellènes Georges II, accompagné de S.E. le Ministre de la Prévoyance Sociale en visite au camp des Réfugiés Hellènes aux Sources de Moïse.

S.M. le Roi des Hellènes Georges II a rendu visite au camp des réfugiés hellènes que le Gouvernement Egyptien céda bénévolement en 1942 pour permettre l'établissement provisoire aux déshérités du moment.

Les «Sources de Moïse» étaient en fête et le Roi fut reçu par le Chef du Camp, Capitaine B. M. Ralli, et par le Lieutenant Carayannis, tandis que les enfants des réfugiés chantaient l'hymne national et le God Save the King.

S.M. le Roi se tenant au haut de l'escalier d'un des bâtiments du camp reçut des bouquets de fleurs de quatre jeunes filles de Grèce qui récitèrent des poèmes ayant pour thème la résistance contre l'envahisseur et la libération prochaine de la Patrie.

Les enfants défilèrent ensuite devant Sa Majesté qui fut très heureux de constater l'allure martiale et leur moral élevé. Plus tard, les jeunes filles dansèrent des danses populaires et chantèrent les chants des îles de Chios et de Samos.

Le Souverain visita également minutieusement les installations du camp où vivent près de mille sept cents réfugiés, serra la main à plusieurs d'entre eux et inspecta les bureaux, l'intendance, les réfectoires, la cantine, la clinique, l'hôpital, la pharmacie, l'école des infirmières, les dépôts, les salles de douches ainsi que les installations pour la lessive, demandant des explications sur la vie au camp et écoutant avec beaucoup d'intérêt les réponses des préposés.

Sa Majesté posa plusieurs questions sur l'hygiène et la santé des réfugiés et surtout celle des enfants à la Directrice Mme Georgiou et au Dr. du Camp M. Aryropes et son aide le Dr. Spyropoulos qui tous donnèrent un aperçu succinct de la situation sanitaire au camp. Le Souverain quitta les «Sources de Moïse, ovationné par les réfugiés après avoir exprimé sa vive satisfaction au personnel dirigeant.

Sa Majesté était accompagné par S. E. M. Emmanuel Sofoulis, Ministre de la Prévoyance, S.E. M. R. Leeper, Am-

bassadeur de Grande Bretagne, de M. Preston, Conseiller à l'Ambassade Britannique et Directeur du Service des Réfugiés au Moyen-Orient et du Colonel Green, fonctionnaire supérieur de ce Département.

Un appel de l'Empereur d'Ethiopie

On annonce d'Adis Abéba que l'Empereur d'Ethiopie a lancé un appel à son peuple à l'occasion de l'inauguration du Parlement éthiopien. L'empereur demande à son peuple — au seuil d'une vie constitutionnelle dont on pouvait attendre le meilleur — de travailler sans relâche pour le relèvement du niveau général des classes modestes.

A la Légation de Belgique

Le Chargé d'Affaires de Belgique et Mme Scheyven ont donné au Palais de la Légation à Kasr El Doubara une réception en l'honneur d'une mission militaire coloniale Belge de passage au Caire. Nous avons noté parmi la nombreuse assistance le Général Sir Henry Maitland Wilson, le général Steel, le général Beaumont-Nesbit, le général Norman, le brigadier Davy, le brigadier Sherston ainsi que divers membres de la mission militaire belge, du corps diplomatique, politique et de la presse. M. et Mme Scheyven recevaient les nombreux invités avec beaucoup de courtoisie ayant toujours un mot aimable pour chacun.

* * *

Le 10 Mai, jour anniversaire de l'invasion de la Belgique, une messe de Requiem a été célébrée en l'Eglise Sainte-Thérèse de Choubrah à la mémoire des patriotes belges fusillés par l'ennemi.

Toute la colonie belge y assistait. Une cérémonie semblable a eu lieu à Alexandrie.

A la Légation de Pologne

Le 3 Mai, fête nationale polonaise, une messe officielle a été célébrée à 10 heures, à l'église Saint-Joseph.

De 5 à 7 heures p.m. eut lieu une réception à la légation de Pologne, 3, sharia El Amir Toussoun (Zamalek) où tous les membres de la colonie polonaise du Caire et tous les Polonais civils et militaires de passage ont tenu à y assister.

A la Légation des Pays-Bas



Photo prise au cours de la cérémonie de la remise des insignes de Grand Officier de l'Ordre d'Orange Nassau avec épées au Major-Général Brereton, par Son Excellence le Ministre des Pays-Bas Baron Bentinck. Cette haute décoration a été décernée au Major-Général Brereton par Sa Majesté la

Reine des Pays-Bas pour l'excellente coopération de l'aviation américaine pendant la bataille des Indes Néerlandaises et qui se trouvait sous son commandement.

Sur cette photo, on voit aussi S.E. le Ministre des Etats-Unis, M. Alexander Kirk.

L'Amiral Auboyneau au Caire

Pour marquer le passage au Caire de l'Amiral Auboyneau, Commissaire National de la France Combattante à la marine, la Délégation de la France Combattante offrit un thé auquel assistèrent les attachés de Presse des Légations Alliées, les Directeurs des journaux & les Correspondants de Guerre se trouvant en Egypte.

Au Bureau d'Information des Etats-Unis

M. Russell C. Barnes qui est récemment arrivé au Caire pour y assumer la direction du Bureau d'Information de Guerre des Etats-Unis est bien connu dans son pays où il exerce la profession de journaliste depuis plus de 25 ans. Commentateur à la radio et correspondant du «Detroit News» de Detroit en Europe, M. Barnes est particulièrement qualifié pour le nouveau poste qui vient de lui être confié.

Nous lui souhaitons cordialement la bienvenue.

Reception de Presse

Le Directeur de la «Publicity Section» de l'Ambassade Britannique au Caire a offert un thé somptueux à l'Anglo-Egyptian Union à l'occasion du départ d'Egypte de M. Howarth, qui vient d'être transféré en Palestine.

La B.B.C. dans le Proche- Orient

Nous apprenons avec plaisir que la B.B.C. vient d'ouvrir au Caire ses propres bureaux dans le but de recueillir sur place le matériel destiné à ses programmes pour le Proche et le Moyen-Orient. M.E.G.D. Liveing, Directeur de ce Service est déjà arrivé au Caire dans ce but et a pris contact avec la Presse au cours d'une charmante réception organisée à cet effet dans les salons de l'Hotel Shepherds.

André Gide en Afrique du Nord

Nous avons appris avec beaucoup de satisfaction l'arrivée à Alger d'André Gide, après un séjour dramatique en Tunisie lors de l'occupation allemande dans ce pays.

*Si notre effort vous
intéresse soutenez-le en
vous abonnant.*

**Abonnement Annuel
P.T. 125**

Le Festival du Lycée Français du Caire

La belle manifestation nocturne organisée au Lycée Français du Caire en l'honneur des Arts Rythmiques constitue un véritable succès, dont il faut vivement féliciter l'actif Directeur de cette institution, M. Gossart ainsi que son infatigable collaborateur M. Dupic.

Des milliers de personnes avaient été attirées par cette initiative originale, qui permit d'applaudir la forme et l'entraînement sportif des élèves du Lycée et de leurs professeurs d'athlétisme; les ballets des gracieuses élèves de Mlle Dalbret, les chœurs des équipes françaises de Scouts, les acrobates de la troupe Akel, les remarquables progrès de la Fanfare du «Reformatory School», etc. Ce programme copieux fut exécuté avec un brio et une ardeur qui témoignent éloquemment de l'esprit neuf qui règne dans l'imposante Institution Française de la Rue Houwaiaty.

La Soirée de l'Amicale des «Anciens» des Jésuites

Au Théâtre Royal de l'Opéra, l'Association Amicale des Anciens Elèves des Pères Jésuites en Orient, offrait le 20 Mai une soirée de Charité au profit des Prisonniers de Guerre Français. On y admira fort, après le grand concert Symphonique donné par le New Vic Orchestra, sous la direction de M. John Harrison, les ballets composés pour la circonstance par Mme Gertrude Morawetz, qui dirige au Caire le Studio Chorégraphique portant son nom. Ces ballets caractéristiques inspirés par des thèmes musicaux d'Albeniz et de Schubert firent valoir le charme et les nuances de cet art, tel qu'il est compris par les élèves de Mme G. Morawetz. Parmi les «étoiles» de ses classes, on retiendra en particulier les noms de Mme Niki Hibdige et de Mlles Egkal Zananiri, Elsbeth Sammy et Nidou Sidi, qui recueillirent les chaleureux applaudissements de l'assistance, par la ferveur et la personnalité de leurs interprétations. Les représentations publiques du Studio Chorégraphique de Mme G. Morawetz sont aujourd'hui trop rares, pour que nous ne saisissons pas cette occasion de rendre hommage à son talent, à son énergie et à la foi qui l'anime et qui lui permet de réaliser, malgré l'absence d'ambiance, les tableaux vibrants de goût et de grâce tels que ceux qu'elle présentait l'autre soir, au profit de la plus généreuse des causes, sur la scène de l'Opéra.

Au Rotary

— Nous apprenons avec plaisir que, lors de l'assemblée générale des Rotariens, à Alexandrie, M. J. H. Chaker, directeur de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits, a été nommé président du Rotary Club du Caire.

Une messe de Requiem pour les soldats du «Bataillon sacré» hellène



Deux Soldats du Bataillon Sacré

Une messe de Requiem a été célébrée à l'Eglise de Saint Constantin et de Ste. Hélène pour le repos de l'âme du Comml. Jean Tsigantes, mort héroïquement dans Athènes asservie et pour celui de quatre soldats du «Bataillon Sacré» tombés glorieusement lors de la bataille de la Tunisie.

La cérémonie fut très émouvante. Devant un catafalque aux couleurs bleu et blanc où plusieurs couronnes étaient déposées, prirent place le Colonel Tsigantes, chef du «Bataillon Sacré» et frère du défunt, ainsi que les familles en deuil. Après l'absoute les familles ont reçu les condoléances de la très nombreuse assistance parmi laquelle on notait le représentant de S.M. le Roi des Hellènes, Général P. Nicolaïdis, chef de la Maison militaire du Souverain; S.A.R. le Prince Pierre de Grèce; S.E. le Président du Conseil hellène, Madame et Mlle Tsoudéros; S.E. le Vice-Président M. G. Roussos; S.E. le Ministre de la Prévoyance M. Emm. Sofoulis; S.E. S. Venizelos, Ministre de l'Air et de la Marine, S.E. Dimitri Pappas, Ministre de Grèce; le Commandant A. Tsaoussopoulos, Dir. Gén. du Min. de la Prévoyance Sociale; M. et Mme P. Kanelopoulos; M. J. Calerghis, Consul gén. de Grèce; M. D. Nicolareizis, chef du Cabinet du Président du Conseil; l'Attaché de Presse de la Légation Royale et Mme S. Stavrinos; les membres du Conseil de la Communauté, les anciens combattants et une foule énorme d'officiers et de soldats de l'armée de terre et de l'air parmi lesquels on remarquait les glorieux soldats du bataillon sacré.

L'Égyptologie en deuil**GEORGE FOU CART**

(1860 - 1943)

L'Égyptologie vient de perdre, en la personne de George Foucart, décédé à Zamalek le 18 mai dernier, une de ses figures les plus représentatives et l'un de ses savants les plus qualifiés.

* * *

George Foucart était né à Versailles, le 11 décembre 1865.

Son père, d'ascendance bretonne, le célèbre helléniste Paul Foucart, directeur de l'École française d'Athènes puis professeur au Collège de France, — le Foucart des *Mystères d'Eleusis* —, eut une influence profonde sur plusieurs générations de savants français.

Cette puissante influence, George en bénéficia plus que tout autre. Emmené à Athènes à l'âge de dix ans, il n'eut, pour ses études secondaires d'autre professeur que son père qui aidé de ses collaborateurs l'instruisit dans les lettres et les sciences, au milieu des chefs d'œuvre et dans le climat spirituel de la Grèce antique, à la période de la vie où les autres jeunes gens acquièrent laborieusement les mêmes connaissances sur les bancs du collège.

Avec un tel maître et dans ces conditions, l'esprit du jeune homme, particulièrement bien doué, fut nourri pendant douze ans d'un humanisme dont la qualité rare frappa toujours par la suite ceux qui l'approchèrent. Il resta comme imprégné de la fine lumière de la Grèce. Logique pénétrante, vif sentiment de la mesure et de la beauté en furent les plus beaux dons.

Dans fermement disciplinés d'ailleurs, car, pour assurer au jeune étudiant le soutien et le contrôle d'un programme précis, son père, lorsque la famille rentrait à Paris à la fin de chaque printemps, le faisait entrer au Collège Louis-le-Grand pour le dernier mois de l'année scolaire. George Foucart y conquiert toujours les premières places.

Ses études secondaires terminées, il passa brillamment à Paris la licence ès-lettres et celle de droit.

* * *

Son premier contact avec l'Égypte remonte à 1891.

Cette année-là, son père, déchargé de la direction de l'École française d'Athènes, reçut du Gouvernement français une mission dans la Vallée du Nil. George lui fut adjoint comme secrétaire.

L'Égypte l'enthousiasma et... il y resta.

Le Service des Antiquités en effet, dirigé par Jacques de Morgan, avait besoin de nouveaux sujets pour son cadre d'inspecteurs. Ce fut ainsi que George Foucart devint Inspecteur de Basse-Égypte, avec mission d'explorer et de relever toutes les traces antiques subsistant sur la rive droite du Nil, branche de Damiette.

Ce qui est aujourd'hui, grâce aux ponts et aux routes, une excursion facile était, à l'époque, une expédition particulièrement ardue. George Foucart l'entreprit avec courage et, de 1892 à 1894, il visita, grâce à des moyens de fortune, tous les villages de cette région du Delta, prenant des notes, relevant des croquis et dressant des cartes. Les rapports qu'il envoya au Service des Antiquités furent publiés plus tard dans les *Annales* de 1901, avec une note de Maspero soulignant leur intérêt pour l'histoire d'une région qui, déjà alors, se transformait rapidement. Ce fut au cours de cette mission que George Foucart dressa le plan de la ville antique de Bubaste, d'après des vestiges qui ont par la suite complètement disparu.

* * *

C'était une aubaine pour quelqu'un d'initié dès l'enfance aux méthodes de l'École archéologique d'Athènes de pouvoir expérimenter ces méthodes sur un terrain nouveau, particulièrement riche en reliques du

passé, et de faire du premier coup la connaissance de l'Égypte en professionnel.

Le résultat en fut pour George Foucart qu'il passa sans heurts, et sans renoncements, à l'égyptologie. Cette nouvelle carrière s'ouvrit devant lui comme une invitation à étendre son champ d'activité intellectuelle en faisant valoir les qualités d'archéologue et d'humaniste qu'il avait acquises à Athènes.

Mais il lui fallait d'abord se ménager une période d'étude et de recueillement pour assimiler les résultats acquis de la science égyptologique.

Il rentra donc en France à la fin de 1894, et il y prépara une thèse sur un sujet d'égyptologie, *l'Histoire de l'ordre lotiforme*. Il passa cette thèse en 1897, devant un jury présidé par Maspero. Elle fut reçue à l'unanimité et, l'année suivante, couronnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

* * *

George Foucart fut l'année même nommé professeur d'Antiquités orientales à l'Université de Bordeaux.

Il y inaugura des cours publics d'égyptologie, sur l'art et l'archéologie, qui eurent un grand retentissement parmi le public cultivé de cette ville universitaire. En même temps, dans des cours organiques, il traduisait et commentait des documents religieux, en particulier les Textes des Pyramides.

Prenant délibérément le contre-pied d'une tendance qui commençait alors à se faire jour de ne considérer que les faits archéologiques, sans prêter attention à la littérature religieuse, tenue pour un fatras d'inepties ou à tout le moins d'inutilités, George Foucart estimait au contraire que, puisque les anciens Égyptiens avaient pris soin d'exprimer dans ces textes des pensées qui leur semblait en valoir la peine, c'était là qu'il fallait finalement chercher, si difficile qu'en fût l'exégèse, les conceptions qui avaient chance d'être l'explication ultime de leur activité spirituelle et artistique.

Il transporta les mêmes méthodes à l'Université d'Aix en Provence, où il fut appelé en 1903 à occuper la chaire de l'Histoire des religions. Il sut y éveiller un public ardent, enthousiaste, qui suivit avec passion ses recherches sur l'antiquité orientale.

Ses conférences d'Aix connurent un tel succès que la Chambre de Commerce de Marseille institua pour lui une chaire des Mœurs, coutumes et religions des peuples africains, création qui fut imitée, à quelques mois de distance, par la ville de Hambourg.

* * *

George Foucart se donna alors à son enseignement avec toute sa passion intellectuelle. La matière, certes, en était magnifique; mais il se trouva qu'elle était au surplus d'une brûlante actualité.

C'était l'époque où le totémisme, récemment mis à la mode par les travaux de Sir James Frazer, était donné par beaucoup comme l'explication totale, universelle et définitive des faits religieux. Cette question préoccupait tous les esprits et, coïncidant avec la lutte religieuse déchaînée en France par l'anticléricalisme officiel, elle y provoquait des débats passionnés.

Au milieu de cette agitation, la position prise par George Foucart dans sa chaire d'Aix était sereine, sinon exempte d'une légère ironie.

Il n'avait jamais été homme de parti, même scientifique. Au point de vue religieux, il avait de qui tenir, puisque son père était un grand croyant; lui-même gardait au fond du cœur une foi solidement enracinée. Mais dans ses recherches intellectuelles il avait toujours sauvegardé l'indépendance d'observation et d'appréciation qui est la discipline fondamentale de l'hu-

maniste. Il lui avait toujours répugné de s'inféoder à quelque théorie, si séduisante fût-elle.

Or son examen des faits religieux de l'ancienne Egypte, menée en dehors de toute idée préconçue, et leur comparaison avec les faits religieux des peuples limitrophes de l'ancien Orient et de l'Afrique noire, ne le conduisait pas à entrevoir aux origines une religion totémique telle que la décrivaient les manuels en vogue. Ils lui montraient au contraire, au delà du seuil de l'histoire, une religion cosmique, astrale, où les corps célestes jouaient un rôle important dans une métaphysique grandiose.

George Foucart le dit comme il le pensait.

Bien mieux, il exposa toutes ses idées et leur démonstration dans un petit livre, *Histoire des religions et méthode comparative*, dont la première édition, parue chez Picard en 1909, connut un succès fort rare en librairie pour les ouvrages de ce genre: elle fut épuisée en quelques jours.

Sur les entrefaites, la chaire de l'Histoire des religions au Collège de France ayant été déclarée vacante, George Foucart y posa sa candidature. Il avait pour concurrent l'ex-sulpicien Loisy, dont l'exégèse dévastatrice du Nouveau Testament, bien périmee depuis, faisait alors scandale, et passait dans certains milieux pour le dernier mot de la critique biblique.

Pas dans tous cependant, puisque l'Académie des Sciences morales et politiques, qui jouit vis-à-vis du ministre du droit de lui présenter le candidat de son choix pour cette chaire, appuya par un vote unanime la candidature de George Foucart.

Ce fut pourtant Loisy qui fut nommé.

Clémenceau s'en excusa en disant: «Je n'ai rien contre Foucart, mais je veux jouer un tour au pape!»

* * *

De tels accidents ne peuvent que rehausser le prestige de celui qui en est la victime.

Déjà George Foucart avait derrière lui, en plus de son brillant enseignement dans les Facultés de Bordeaux et d'Aix, des contributions appréciées à la *Revue de l'Histoire des Religions*, au *Journal des Savants*, à la *Revue critique*, à la *Revue archéologique*, etc., et surtout au *Sphinx*, la revue égyptologique de l'Université d'Upsala, dont il était devenu le secrétaire de rédaction. Il collaborait pour des articles importants à la célèbre *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, de Hasting.

Aussi personne ne fut surpris d'apprendre, en janvier 1915, lorsque M. Lacau fut nommé directeur général du Service des Antiquités de l'Egypte comme successeur de Maspero, que le Gouvernement français envoyait George Foucart en Egypte pour diriger l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire.

Son directorat fut une période de particulier rayonnement pour cet Institut. George Foucart organisa, suivant une formule nouvelle qui lui était propre, les fouilles de l'Institut français dans la région thébaine: Deir el-Médineh dans la nécropole, et Médamoud sur la rive droite du Nil. Il assura la publication de leurs rapports annuels, dans une collection à laquelle il donna tous ses soins.

Lui-même il prit une part effective à leurs travaux en établissant, pendant la durée des campagnes de fouilles, son quartier général à Louxor, d'où il se rendait chaque jour, et non sans fatigues, tantôt à l'un et tantôt à l'autre de ses chantiers.

Ceux qui ont séjourné à Louxor à cette époque garderont vivante l'image de ce savant, si homme du monde, qui, dès qu'il discernait une oreille attentive, s'ingéniait à expliquer les mystères des temples ou des tombeaux égyptiens, avec une clarté qui ravissait d'aise ses auditeurs et une chaleur qui leur en faisait sentir toute la beauté.

Mais ce que la plupart ne soupçonnaient pas, c'est que cette éloquence, en apparence si naturelle, du professeur jaillissait d'un trésor d'observations amassé par un travail incessant, dont ses notes personnelles gardent le témoignage.

George Foucart a donné quelque chose de cette

riche substance dans les mémoires intitulés *Un temple flottant: le vaisseau d'or d'Amon-Râ* (1922), *La belle Fête dans la Vallée* (1924), ainsi que dans les communications qu'il faisait à Paris, aux séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, pour exposer les travaux de son Institut et en dégager les leçons pour la connaissance de la religion égyptienne.

Il me souvient qu'au sortir d'un de ses véritables cours, Georges Bénédite me disait avec une admiration évidente: «Foucart nous explique la religion égyptienne avec l'autorité et la science d'un ancien prêtre égyptien!»

* * *

La mort, qu'il a vue venir en face, a enlevé George Foucart en pleine maturité intellectuelle.

Depuis sa mise à la retraite, en 1928, et bien que le Gouvernement français lui eut alors offert le poste de recteur de l'Université d'Aix, il avait voulu rester en Egypte, sa patrie spirituelle, à laquelle il entendait consacrer son activité jusqu'à l'épuisement de ses forces.

Il n'avait pas cessé en effet de travailler.

En égyptologie pure, il avait édité son *Péri chronon* (1934), aux vues si originales, dans les Mélanges Maspero de l'Institut français, son *Tombeau d'Amonmqs* (1935), et, la même année, ses *Voyages mystiques aux villes saintes*.

Convie par S.A. le Prince Youssouf Kamal à élaborer la partie égyptologique des *Monumenta géographica*, il avait dû, pour mener à bien sa contribution anonyme à cette oeuvre magistrale, dépouiller tous les textes grecs relatifs à l'Egypte, depuis les auteurs les plus anciens jusqu'aux plus obscurs géographes de l'époque byzantine. Ce faisant, il avait exploré, en helléniste compétent, toute une littérature à laquelle d'ordinaire les savants n'ont pas accès. Il y avait recueilli une ample moisson de renseignements.

Déjà l'Université de Bruxelles avait obtenu de lui, à la veille de la guerre, le manuscrit d'un ouvrage sur la science égyptienne, qu'elle se proposait d'éditer.

Il en méditait un autre, dont le premier chapitre devait être la communication *Le soleil d'Hérodote et la cosmophysique des physiologues*, qu'il ne put lire lui-même à l'Institut d'Egypte, puisqu'il ressentit ce jour-là les premiers atteintes de la crise qui devait l'emporter.

* * *

L'oeuvre de George Foucart a marqué dans l'égyptologie.

A un moment où cette science risquait, soit de faire fausse route dans des spéculations sans lendemain, soit de se cantonner dans une archéologie stérile, George Foucart a été un des entraîneurs qui l'ont maintenue et fait progresser dans les saines voies de l'humanisme.

Sans cesse attentif à scruter les horizons lointains, il n'a peut-être pas pris toujours la peine d'expliquer en détail ce qui se découvrait sous ses pas. Mais c'est la condition des initiateurs. Beaucoup des idées que George Foucart a esquissées dans ses mémoires sont destinées à être reprises et mises en valeur par des continuateurs.

Nous en avons déjà la démonstration.

Dans un de ses derniers numéros, parvenus à travers les frontières, la *Chronique d'Egypte* (juillet 1941), de Bruxelles, signalait qu'un savant éminent, le Dr. Junker, qui fut directeur de l'Institut allemand du Caire, venait d'éditer, à Berlin, une étude remarquable sur les cérémonies des funérailles. Aux détails que le recenseur en donne, il est facile d'y reconnaître l'utilisation, et sans doute le mise au point définitive, de la thèse que George Foucart avait avancée le premier dans ses *Voyages mystiques aux villes saintes*.

Un emprunt de ce genre est un hommage.

Il n'en est même pas, j'estime, qui eût réjoui davantage celui qui, dans les phases de sa longue carrière, entendit rester avant tout un professeur, un semeur d'idées, et qui y réussit si brillamment.

ETIENNE DRIOTON

CHRONIQUE DES LIVRES

Histoire d'un petit Français, 1 volume. Les Lettres Françaises, Editeur. Le Caire.

«...Il y a toujours des troupes, des navires de guerre et des navires marchands français, des escadrilles françaises qui continuent le combat.

«Je peux même vous dire qu'il y en a de plus en plus et qu'on parle, partout dans le monde, de ce qu'ils font pour la gloire de la France. Pensez à eux, priez pour eux...»

GENERAL DE GAULLE

L'an dernier, quand j'ai eu la joie de rencontrer les nôtres en terre phénicienne, j'ai connu nombre de mes très jeunes compatriotes ressemblant à Jean Pierre... comme des frères.

Ils s'appelaient François, Henri, Georges, Christian, Anne, Marcelle, Maryse... Eux aussi, à travers mille péripéties, ils avaient eu le bonheur de s'échapper de la France captive. Souvent mûris avant le temps et riches d'une très lourde expérience, — eux aussi, dans la Croisade de la liberté, ils étaient des privilégiés.

Qui peut affirmer que leur évvasion de l'enfer de la croix gammée n'a pas coûté, la liberté — voire la vie à ceux qui, fraternellement, l'ont facilitée...

En lisant cette *Histoire d'un petit français 1939-1942*, c'est à tous les nôtres d'outremer que je pense. A nos prisonniers, nos otages, nos martyrs d'hier, d'aujourd'hui... de demain.

Pour eux, sur le plan de la lutte morale et de l'espoir invincible, saigne et prie chaque battement de mon cœur indompté.

Captifs dans la geôle européenne, ne souffrent-ils pas les mille morts dans la vie, plus affreuse que la mort même.

Chaque jour, chaque nuit accroissent leur indicible misère matérielle. Chaque nouvelle aurore ranime aussi leur espérance. Invisible mais présente à côté des libérateurs et des justiciers, leur âme est sans faille. Ils sont sûrs ainsi que l'écrivait notre jeune martyr R... que si, pour eux «l'heure du trépas s'avance»,... ils auront leur «vengeance»,... puisque déchiré, mais sans souillure, le drapeau de la France Combattante est toujours levé.

Sur tous les fronts de bataille, au plus fort, au plus périlleux de la mêlée — parce que c'est toujours et encore la guerre... — il a flotté... il flotte; glorieusement: il flottera.

Ceux qui le suivent ne sont ni un troupeau d'esclaves, ni une horde de vils mercenaires.

Ce sont des volontaires, des hommes:

— Parce qu'ils ont résisté à l'enlèvement de l'ingratitude et de la trahison;

— Parce que, jusqu'au cœur même de leur cœur, ils n'ont jamais failli à la poésie du devoir français — l'honneur de la parole de la France;

— Parce que, dans la libération générale du monde sous l'égide de la Grande-Bretagne devenue depuis juin 1940 l'étoile polaire de la liberté, — c'est à eux qu'appartiendra l'honneur sacré de verser leur sang afin que, pour le monde présent et à venir la France demeure éternellement le berceau et le refuge de toute liberté...

JEANNE MARQUES D'ENTRAYGUES.

ALMENDRO :- *Heaven's Tramp* (R. Schindler; Editeur, Le Caire).

Cette plaquette ne renferme que douze poèmes, mais de la plus rare qualité. Inspirés, pour la plupart, par les opérations aériennes qui eurent pour théâtre les champs de bataille du Désert Lybique, ils ont une sobriété et une dignité qui leur confèrent un cachet de

mâle beauté. Parce qu'il a vu de près l'horreur et la misère physique, qui sont les corollaires de la Guerre, l'auteur martelle sa réaction en vers d'un fier lyrisme, qui répudient le carnage imposé à une âme faite pour de plus hautes missions. Les dessins de M. Eric de Nemes soulignent par leur grâce linéaire la frémissante sensibilité qui circule tout au long de ces poèmes.

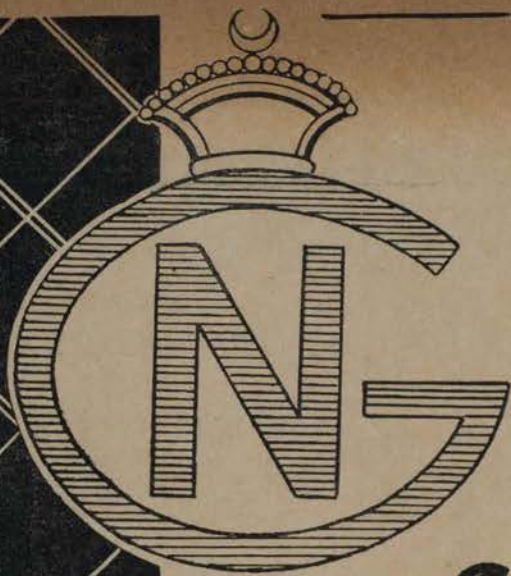
CAPT. PETER Mc INTYRE :- *We Saw It Happen* (R. Schindler; Edit. Le Caire).

Les privilégiés qui visitèrent les Expositions du Capitaine McIntyre apprendront avec plaisir qu'un album édité par le Maître-Imprimeur R. Schindler leur permet désormais de prolonger, de façon permanente, l'émotion esthétique qu'ils en dérivèrent. Peintre officiel de la Seconde Force Expéditionnaire de la Nouvelle-Zélande, il a consigné en de tableaux impressionnants par leur réalisme, leur vigueur et leur intelligence, quelques moments de l'épopée Néo-Zélandaise en Crète et en Tripolitaine. Si ces reproductions en noir sur blanc sont malhabiles à rendre tous les aspects du talent de ce grand peintre et en particulier sa science des tonalités de la lumière au désert et l'efficace harmonie avec laquelle il emploie ses couleurs; on y admirera néanmoins la superbe technique de l'artiste, la sûreté de son dessin, et sa mesure dans le traitement de ces puissances infernales que sont l'individu en présence de la machine de feu qui cerne son destin. A ce titre, l'Album du Capitaine P. McIntyre mérite d'être préservé, non seulement par les valeureux soldats qui l'inspirèrent, mais plus encore par ceux qui leur doivent le maintien tangible d'un stade de cette Civilisation, qu'en temps de Paix, du reste, la Nouvelle-Zélande a porté à un degré d'évolution, inconnu partout ailleurs.

AHMED RASSIM :- *Dans le Vieux Jardin* (R. Schindler, Edit. Le Caire).

Les poèmes en prose d'Ahmed Rassim, dont voici un choix présenté avec ferveur par Mme Lucienne Aldebert, ramènent dans leur sillage de familières figures féminines dont la présence fait, depuis plus de vingt ans, partie intégrante de toute publication égyptienne qui se respecte. Nysane, Renginule, Zoumboul, auxquelles une livraison célèbre des «Messages d'Orient» assura un mausolée littéraire digne de l'empreinte qu'elles exercèrent sur la sensibilité et l'imagination d'Ahmed Rassim, ressuscitent dans ce recueil au titre mélancolique. Il est vrai que «Le fou de l'Attaka», comme le poète désigne l'Ariel qui l'habite, y fait aussi une courte apparition. C'est pour mieux accuser sans doute, cette identité formelle qui lui fait conserver, malgré la vie et le passage des années, les visions enchantées que son rêve recrée perpétuellement pour lui. Ayant connu et éprouvé toute la gamme des sensations, des intentions, et des sentiments humains, c'est encore à l'ombre des cloisons étanches de son âme et de sa fantaisie, qu'il se meut dans la seule vérité qui lui convienne: celle d'être marqué à jamais par l'enfant qu'il fut. Par ces introspections, son lyrisme se hausse à une résonance qui la rend fraternelle des nostalgies que chaque être porte en soi. Tout a déjà été dit, semble-t-il, sur les caractéristiques de son chant; sa musicalité, son luxuriant exotisme, sa fièvre sensuelle, et son éblouissant fantasmagorie d'images. Pour illustrer picturalement, ce qui par soi-même est déjà la quintessence de l'évocation, Mme Lucie-Caroline Reiner a contribué par des dessins, à en éléver le symbolisme. C'est un genre où elle excelle, et son crayon lui a servi à silhouetter, avec bonheur et tempérance, des cadres aux contours d'Orient aux chevauchées lunaires d'Ahmed Rassim.

A. SHUAL



CONSTANTE
FIDÈLE
et **SURE**



P.T.
3.5 net

EXCELSIOR
GIANACLIS

Cinéma ROYAL

R.C. 7374

Sh. Ibrahim Pacha Tél. 45675 - 59195

*Du Lundi 21
au Dimanche 27 Juin 1943*

WAR PICTORIAL NEWS

Tactique de Force dans le Pacifique
Le Jour des Nations Unies au Caire

ENTR'ACTE

United Artists présente :

Will HAY

dans

The Black Sheep of Whitehall

Produced by MICHAEL BALCON
Directed by BASIL DEARDEN & WILL HAY

Une grande comédie débordante d'humour
et de gaité !

Chaque jour 3 séances : 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.
VENDREDI et DIMANCHE Matinée à 10.30 a.m.

Cinéma METROPOLE

R.C. 7374

Sh. Fouad 1 Tél. 58391

*Du Lundi 21
au Dimanche 27 Juin 1943*

WAR PICTORIAL NEWS

Tactique de Force dans le Pacifique
Le Jour des Nations Unies au Caire

ENTR'ACTE

Warner Bros. présente :

Jack BENNY Ann SHERIDAN

dans

Geo Washington Slept Here

Une histoire désopilante... brillamment
enlevée par deux incomparables comédiens !

Chaque jour 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.
VENDREDI. DIMANCHE à 10.30 a.m.

Cinéma

DIANA Palace

R.C. 7374

Sh. Elfi Bey Tél. 47067-68-69

*Du Lundi 21
au Dimanche 27 Juin 1943*

CHAQUE JOUR 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.
LUNDI, VENDREDI, DIMANCHE
à 10.30 a.m.

Universal Pictures présente :

When Johnny Comes Marching Home

avec

Allan JONES - Jane FRAZEE - Gloria JEAN
Donald O'CONNOR - Peggy RYAN
FOUR STEP BROTHERS and Phil SPITALNY
and HIS HOUR of CHARM

Une pleiade de vos vedettes préférés... dans une
comédie musicale étincillante de gaité et d'entrain !

Au programme :

WAR PICTORIAL NEWS

Tactique de Force dans le Pacifique
Le Jour des Nations Unies au Caire